

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VAUVENARGUES

Il s'est peint lui-même, sous les traits fiers et mélancoliques qui ont buriné son image pour la postérité. Lisez ces lignes; Vauvenargues y est tout entier : *Clazomènes* ou la *Vertu malheureuse* : « Clazomènes a eu l'expérience de toutes les misères de l'humanité. Les maladies l'ont assiégé dès son enfance, et l'ont sevré dans son printemps des plaisirs de la jeunesse. Né pour les plus grands déplaisirs, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté. Il s'est vu, dans ses disgrâces, méconnu de ceux qu'il aimait. L'injure a flétri sa vertu, et il a été offensé de ceux dont il ne pouvait prendre de vengeance. Ses talents, son travail continuel, son application à bien faire, n'ont pu fléchir la dureté de la fortune. Sa sagesse n'a pu le garantir de faire des fautes irréparables. Il a souffert le mal qu'il ne méritait pas, et celui que son imprudence lui a attiré. Lorsque la fortune a paru se lasser de le poursuivre, la mort s'est offerte à sa vue. Ses yeux se sont fermés à la fleur de son âge, et quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, il a eu la douleur insupportable de ne pas laisser assez de bien pour payer ses dettes, et n'a pu sauver sa vertu de cette tache. Si l'on cherche quelque raison d'une destinée si cruelle, on aura, je crois, de la peine à en trouver. Faut-il demander la raison pour quoi des joueurs très-habiles se ruinent au jeu, pendant que d'autres hommes y font leur fortune? Ou pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps, ni automne, où les fruits de l'année sechent dans leur fleur? Toutefois, qu'on

ne pense pas que Clazomènes eût voulu changer sa misère contre la prospérité des hommes faibles. La fortune peut se jouer de la sagesse des gens vertueux, mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage. »

Cette douloureuse confession d'un cœur accablé par les rigueurs du sort, est l'histoire exacte de Vauvenargues. Luc, marquis de Vauvenargues, naquit le 6 août 1715, à Aix en Provence. Il était d'une famille très-noble et très-pauvre. Sa faible santé, et peut-être aussi l'indigence de ses parents l'empêchèrent de faire ses études latines, jugées indispensables pour la culture et l'élévation de l'esprit, et à l'âge de dix-sept ans, il entra sous-lieutenant au régiment du Roi; il fit une première campagne en Italie; il portait dans la carrière militaire toutes les qualités de l'homme de courage et d'honneur; il y apportait aussi un vif désir de gloire, mais la faiblesse de sa santé ne lui avait pas permis d'acquérir ces qualités d'adresse et de force dans les exercices physiques, qui donnent de l'éclat et de la grâce à la jeunesse. Les occasions de se distinguer ne se produisirent pas; il employa les loisirs de sa vie de garnison à orner son esprit par la lecture assidue des auteurs français, par l'étude de l'Histoire et du droit public; il observait les hommes et il amassait, sans le savoir, des matériaux pour ses travaux futurs. Ce repos ne fut pas de longue durée; la guerre de la Succession éclata, le régiment du Roi fut envoyé en Bohême, et dans cette pénible campagne, au milieu d'un froid rigoureux, les troupes

souffrirent cruellement. Vauvenargues, naturellement faible, souffrit plus que les autres ; il rentra en France, au commencement de 1743, avec une santé détruite : il avait le grade de capitaine et aucun espoir d'avancement.

Il quitta l'armée et s'adressa à son colonel, le duc de Biron, afin de pouvoir entrer dans la diplomatie ; le pauvre gentilhomme, sans fortune et sans amis, ne trouva point d'appui ; il insistait auprès du roi, auprès des ministres, lorsqu'une cruelle maladie, la petite vérole, le saisit et le laissa défiguré, presque aveugle, et livré pour le reste de ses jours à d'incurables infirmités. Il renonça aux emplois publics et à tout espoir d'une carrière brillante, et pauvre, isolé, il jeta sans y songer peut-être, comme sans le prévoir, les fondements de sa célébrité. L'étude le consolait ; il rassembla et mit en ordre les petits écrits qu'il avait composés dans les loisirs de sa vie agitée ; il publia, en 1746, son *Introduction à la connaissance de l'Esprit humain*, ouvrage qui étonna ceux qui étaient en état de l'apprécier et qui attira à Vauvenargues des amitiés dans le camp des philosophes, quoique l'auteur manifestât les sentiments les plus religieux, comme le prouve ce beau passage : « Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, c'est-à-dire, les hommes de la terre les plus éclairés, et dans la force de leur esprit et de leur âge, ont cru en Jésus-Christ, et le grand Condé, en mourant, répétait ces nobles paroles : « Oui, nous verrons Dieu comme il est, *sicut est, facies ad faciem*. »

Voltaire entra en relation de correspondance avec lui, et Vauvenargues lui adressa des comparaisons sur le mérite de Racine et de Corneille ; il donnait toute sa préférence au premier, peu touché qu'il était de la peinture des sentiments sévères qui ne s'accordaient pas avec la douceur de son âme, et du faste de la pompe Cornélienne qui blessait la modestie de son caractère. Il publia également des fragments sur Bossuet et Fénelon, très-remarquables, et d'autres sur Pascal et La Fontaine, sur Boileau et Molière ; il publia des *Maximes*, qui sont le plus connu de ses écrits, et des *Dialogues des Morts*, pleins d'idées ingénieuses. Il poursuivait ces travaux au milieu de souffrances continuelles et avec la mort devant les yeux. Il mourut en chrétien, à l'âge de trente-deux ans, le 28 mai 1747. « *Je l'ai toujours vu*, dit Voltaire en parlant de lui, le plus infortuné des hommes et le plus tranquille. » Il laissa à ses amis le plus doux souvenir : sa paix constante, son indulgente bonté, sa justesse d'esprit, la noble fierté qu'il montra au milieu des longues infortunes de sa courte vie consacrèrent sa mémoire, et elle est restée environnée d'une auréole que Pascal lui-même n'a pu atteindre. *Figure énergique, mélancolique et originale, qui avait à la fois quelque chose de Caton et de Platon* (1). « Il offre,

» dit Sainte-Beuve, le rare exemple d'un homme » supérieur, longtemps retenu au-dessous de son » niveau, comprimé, abreuvé de disgrâces, qui ne » s'agitait ni ne se révolte, mais prend sa revanche » noblement, et se rouvre la carrière dans l'ordre » de l'esprit avec vigueur et sérénité ; lui qui » a tant souffert et si peu réussi, il croit que » le plus sûr moyen de faire sa fortune c'est » encore de la mériter, et qu'il n'y a que le » mérite réel pour aller directement à la gloire. » Ce qui rend ses écrits beaux et touchants, c'est que cet homme malheureux ne fut pas un misanthrope : il resta toujours plein d'indulgence pour les hommes dont pourtant il n'avait pas eu à se louer, et pour cette société qui fut marâtre envers lui.

Citons quelques-unes de ses pensées : on en remarquera la netteté, la justesse et quelquefois le beau coloris.

- « L'utilité de la vertu est si manifeste que les méchants la pratiquent par intérêt.
- » Il n'y a rien que la crainte ou l'espérance ne persuadent aux hommes.
- » La clarté orne les pensées profondes.
- » Le courage a plus de ressources contre les disgrâces que la raison.
- » Les orages de la jeunesse sont environnés de jours brillants.
- » Il est faux qu'on ait fait fortune, lorsqu'on ne sait pas en jouir.
- » Trop ou trop peu de secret sur nos affaires, témoignent également une âme faible.
- » Les grandes pensées viennent du cœur.
- » Nous blâmons beaucoup les malheureux des moindres fautes, et les plaignons peu des plus grands malheurs.
- » Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.
- » Nous ne savons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités, s'ils osent seulement s'apercevoir de nos défauts.
- » Ce n'est pas un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste.
- » La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.
- » Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers rayons de la gloire.
- » On n'est pas toujours si injuste envers ses ennemis qu'envers ses proches.
- » L'esprit ne nous garantit pas des sottises de notre humeur.
- » Le plus sage et le plus courageux de tous les hommes, M. de Turenne, a respecté la Religion, et une infinité d'hommes obscurs se placent au rang des génies et des âmes fortes, uniquement parce qu'ils la méprisent !
- » Ceux qui méprisent l'homme ne sont pas de grands hommes. »

1) Lettres de X. Doudan.

Ces pensées si justes, si modérées, ne font-elles pas connaître Vauvenargues? Quand il parle de la grandeur d'âme, on sent qu'il en a le modèle en lui; on reconnaît son caractère supérieur aux événements, supérieur à la mauvaise fortune, à l'indulgence avec laquelle il traite les hommes et la société. La religion le soutenait dans ses peines, ainsi qu'il l'a dit lui-même, et avec éloquence. C'est par cette citation que nous terminerons cette courte étude :

« La Foi console de la maladie qui accable les plus fortes âmes, de l'obscurité qui confond l'orgueil des esprits ambitieux, de la vieillesse qui renverse sans ressource les projets et les vœux outrés, de la perte du temps qu'on croit irréparable, des erreurs de l'esprit qui l'humilient sans fin, des difformités corporelles qu'on ne peut ni cacher, ni guérir, enfin des faiblesses de l'âme, qui sont de tous les maux le plus insupportable et le plus irrémédiable... Auguste Religion! douce et noble créance, comment peut-on vivre sans vous? et n'est-il pas bien manifeste qu'il manque quelque chose aux hommes, lorsque leur orgueil vous rejette? qu'oppose l'impie à la foi d'une autorité si sacrée?... tu vis, faible avorton de l'Être, tu vis et tu oses assurer que

l'Être parfait n'est pas! Misérable, lève les yeux : regarde ces globes de feu qu'une force inconnue condense; tout nous porte à croire que des êtres si merveilleux n'ont pas le secret de leur cours; ils ne sentent pas leur grandeur et leur éternelle beauté; ils sont comme s'ils n'étaient pas. Parle donc : qui jouit de ces êtres aveugles qui ne peuvent jouir d'eux-mêmes? Qui met un accord si parfait entre tant de corps divers si puissants, si impétueux? D'où naît leur concert éternel? D'un mouvement simple, incréé (*répond l'impie*), tu sais que tu vis, nul insecte n'ignore sa propre existence, et le seul principe de l'Être, l'âme de l'univers s'ignorerait!.. O puissance invisible, pouvez-vous souffrir cet outrage! Vous parlez, les astres s'ébranlent, l'Être sort du néant, les tombeaux sont féconds, et l'impie vous défie avec impunité; il vous brave, il vous nie! il croit triompher de vous! O Dieu! détournes de moi les effets de votre vengeance! O Christ! prenez-moi sous votre aile! Esprit-Saint; soutenez ma foi jusqu'à mon dernier soupir (1). »

M. B.

(1) Méditation sur la Foi.

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

LES INSTRUMENTS

Quelle que soit l'opération à laquelle on se livre, l'agent mécanique, qui, mis en mouvement par une force ou par une intelligence, sert à exécuter cette opération, se nomme un *instrument* (1), mot formé de *instruere*, construire, arranger (*in*, dans, et *struere*, bâtir).

Il y a trois sortes d'instruments de musique :

1° *Les instruments à cordes*, ceux où le son est produit par des cordes pincées, comme la guitare, ou frottées; comme le violon, ou frappées, comme le piano;

2° *Les instruments à vent*, ceux où le son est produit par le souffle de la bouche, comme la

flûte, le cor, la clarinette, ou par un soufflet, comme l'orgue, l'accordéon;

3° *Les instruments de percussion*, ceux qu'on frappe pour marquer le rythme, comme les tambours, les timbales ou les chapeaux chinois.

INSTRUMENTS A CORDES

La *tablature* était autrefois, avant l'invention des notes, la *table*, le *tableau*, l'ensemble des signes, des chiffres et des lettres de l'alphabet dont on se servait pour écrire la musique. Qui sait lire à livre ouvert aujourd'hui peut dire, avec une nuance d'archaïsme, qu'il *entend la tablature*.

Ce que la tablature nous a laissé depuis qu'elle a cessé d'être en usage, c'est le souvenir des difficultés qu'elle offrait à ceux qui apprenaient la musique. Ce souvenir est consacré dans l'expression proverbiale : *donner de la tablature à quel-*

(1) L'instrument, perdant quelque peu de sa noblesse, prend le nom d'*outil* lorsqu'il s'agit d'opérations exécutées par des ouvriers, des artisans — et celui d'*ustensile* lorsqu'il s'agit d'objets servant au ménage et particulièrement à la cuisine.

qu'un, lui causer de la peine, du souci, des embarras, le mettre en cervelle. (1) Elle correspond à la locution plus populaire mais beaucoup plus significative pour tout le monde : *donner du fil à retordre*.

Prenant ensuite un sens restreint, la tablature a servi à désigner le système de notation adopté pour le luth, la guitare, le cistre, le téorbe et la viole : la musique composée pour ces instruments était très compliquée et l'on ne pouvait lui appliquer la notation usuelle d'après les procédés typographiques en usage au *xvi^e* et au *xvii^e* siècle.

Ces instruments n'étant guère moins surannés que la tablature elle-même, c'est à eux que nous donnerons la priorité.

LA GUITARE

Notre guitare doit sa naissance et son nom à la *cithare* des anciens (en latin *cithara*). On a dit *cithariser* pour jouer de la guitare. A son tour la *cithare* n'est qu'une variété de la *lyre* et du *luth*, instruments qui remontent aux temps héroïques, et qu'on dit avoir été faits, à l'origine, d'une écaille de tortue.

Est-ce pour rappeler cette tortue et Mercure, l'inventeur supposé des premiers instruments, que les naturalistes ont donné à une espèce de tortue, — la tortue à clin, — les noms vulgaires de *mercuriale* et de *luth*? Le rapprochement de ces deux mots permet de leur attribuer cette réminiscence mythologique.

La lyre, aux accords de laquelle ont chanté, depuis Orphée, tous les poètes de la Grèce et de l'Italie, n'appartient plus depuis longtemps qu'à l'histoire. On l'a vue reparaitre quelques instants sous le Directoire, mais elle n'a pas survécu à cette époque de niaiseries et de mascarades.

Si l'instrument a cessé d'exister, son nom, en revanche, est resté vivant dans notre langue, où il joue un rôle important pour désigner le talent des poètes (la lyre d'Homère, de Pindare, de Virgile, d'Horace), et la poésie elle-même : « Rien de ce qui ne transporte n'est poésie. La lyre est, en quelque manière, un instrument allé. » (Joubert). — Prendre la lyre, ou monter les cordes de sa lyre, pour parler comme Voltaire, c'est, lorsqu'on est poète, se disposer au travail ; quitter, suspendre sa lyre, c'est renoncer à la poésie ; les maîtres de la lyre sont les grands poètes ; une lyre qui se brise, c'est un poète qui expire ; et le dernier chant de la lyre, c'est le chant du cygne.

La lyre en se brisant jette un son plus sublime ;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,

(1) L'emploi qu'on a fait de cette expression dans la conversation familière, dit M. Katsner, atteste la conscience qu'on avait autrefois du grand labeur au prix duquel s'achetait la science musicale, grâce au règne tyrannique de la nuance et au pouvoir dictatorial des trois propriétés de *nature*, de *bécane* et de *bémol*.

Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer ;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière :
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Lamartine.

Qu'a de commun l'âne avec la lyre ? dit-on proverbialement pour exprimer qu'un rustre, un lourdaud ne peut s'occuper des lettres, des arts, et, en général, des choses de l'esprit.

Quand la tortue primitive eut disparu, la lyre se composa de deux branches recourbées réunies vers le haut par une traverse à laquelle étaient attachées des cordes qui sonnaient à vide. Le nombre des cordes a été de trois d'abord, et s'est augmenté successivement jusqu'à sept. C'est à Téspandre, de Lesbos, qu'on attribue l'invention de la lyre à sept cordes, celle qui était restée en usage. Les sept cordes de la lyre sont une phrase toute faite comme les sept couleurs du prisme. (1) On jouait de la lyre soit en pinçant les cordes avec les doigts, soit en les frappant avec le *plectrum*, sorte de baguette d'ivoire ou de bois poli, soit enfin en pinçant les cordes de la main gauche, tandis qu'on les frappait à droite avec le *plectrum*.

La poésie lyrique, celle qui, chez les anciens, se chantait sur la lyre, est, chez les modernes, la poésie qui, par la disposition des vers et leur coupe rythmique, par le mouvement, la chaleur et l'accent, serait plus propre que les autres à être chantée. « Pindare fut un des plus grands lyriques de la Grèce. David est le premier des poètes de sentiment, c'est le roi des lyriques ». (Lamartine.)

La lyre est si bien restée dans notre langue, — quoiqu'il soit bon de n'en pas faire abus, — qu'elle a servi à former un mot nouveau, le *lyrisme*, c'est-à-dire l'inspiration élevée, la richesse, l'éclat, le sublime du style, — et aussi, par dérision, le ridicule de l'enflure et des formes affectées.

Ce que le *luth* conserva de la tortue, lorsqu'il se perfectionna, c'est la forme convexe du dos. Son nom nous vient des Arabes (*al ud*). « Les Arabes, dit le président de Brosses, ont porté en Espagne un instrument à cordes pincées dont ils se servaient habituellement pour accompagner leur voix, et qu'ils appelaient *al laud*. Nous le tenons des Espagnols qui l'appellent aussi *laud*, et nous le nommons *luth*. » Ce petit mot a eu, suivant les temps, des formes très-variées : *leüs*, *lou*, *luth*, *leuth*, *lut*, *luc*, *luz* et *lus*. Comme instrument, il n'a plus pour nous aucun intérêt, puisqu'il a été remplacé et simplifié par la mandore, la mandoline, la guitare et quelques autres ; mais il occupe dans la langue des poètes

(1) Un roman philosophique de George Sand a pour titre : *les Sept cordes de la Lyre*, et un poème de Joseph Autran s'appelle *la Lyre à sept cordes*.

une très-large place, et se dit, comme la lyre, du talent, de l'inspiration poétique :

Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré.

Hégésippe Moreau.

On le trouve aussi dans l'expression figurée *mariar le luth avec la voix*, faire aller deux choses ensemble; — et, resté le type des instruments à cordes, il a fait donner le nom de *luthier* à celui qui les fabrique.

Je ne puis ni ne veux avoir parlé du luthier sans remettre sous les yeux de mes jeunes lectrices les beaux vers de Lamartine à madame Desbordes-Valmore. Le grand poète y prétend, on s'en souvient, que le luthier, après avoir préparé un instrument, le brise pour le recomposer de ses fragments, et le rendre plus sonore, ainsi que l'âme humaine devient plus mélodieuse après avoir souffert.

Du poète c'est le mystère :
Le luthier qui crée une voix
Jette son instrument à terre,
Foule aux pieds, brise comme un verre
L'œuvre chantante de ses doigts.

Puis, d'une main que l'art inspire,
Rajustant ces fragments meurtris,
Réveille le son et l'admire
Et trouve une voix à sa lyre,
Plus sonore dans ses débris !...

Ainsi le cœur n'a de murmures
Que brisé sous les pieds du sort !
L'âme chante dans ses tortures,
Et chacune de ses blessures
Lui donne un plus sublime accord !

Comme pratique du luthier, cela semble un peu légendaire et paradoxal; mais comme thème de comparaison poétique et comme application à madame Desbordes-Valmore, c'est une merveille.

S'il existe une différence entre la lyre et le luth, dans le langage métaphorique, elle consiste en ce point que le luth sert plutôt à désigner le genre de poésie le moins élevé.

Le luth, nous l'avons dit, remonte à la plus haute antiquité; c'est l'attribut d'Apollon, d'Amphion, d'Euterpe et des autres musiciens de la fable. Il a été honoré ensuite dans la personne d'Anaxénon, à qui les habitants de Tyane rendirent de grands honneurs, et il fut, en France, comme en Italie, en Espagne et en Allemagne, du *xv^e* au *xvii^e* siècle, l'organe favori de la muse galante, l'accompagnateur des déclarations d'amour et des plaintes langoureuses, l'instrument obligé de toutes les sérénades. Les princes avaient souvent alors à leur cour des joueurs de luth attirés. C'est en cette qualité que le poète Bonaventure des Perriers fut pensionné par la

reine Marguerite de Navarre, et écrivit pour elle *la manière de bien et justement entoucher les lucas et guiterres*. Jacob, connu sous le nom du *Polonais*, a été regardé comme le premier joueur de luth du *xvii^e* siècle.

Les principales variétés du luth, sont :

La *mandore* ou *mandole*, sorte de petit luth ayant un corps sonore et taillé à côtes, comme celui du luth ordinaire, mais un manche plus court. Il était monté de cordes à boyau, au nombre de quatre dans le principe; plus tard, il en eut jusqu'à seize, accordées deux à deux.

La *mandoline*, petite mandore, tenait du luth par le corps, et de la guitare par le manche, plus court que celui du luth. Elle se pincait avec une plume.

Le *Colachon*, en italien *colascione*, instrument monté de deux ou trois cordes, avec un petit corps de luth et un manche très-long et très-étroit.

Le *téorbe* (*théorbe*, *tuorbe*, et même *tiorbe*, de l'italien *tiorba*), sorte de grand luth inventé au commencement du *xvi^e* siècle, par l'Italien Bardella; on l'appelait aussi luth basse et quelquefois *chitarone* (grande guitare) (1). Il avait deux manches droits, accolés parallèlement, l'un beaucoup plus long que l'autre, et un grand nombre de cordes. « Le téorbe a deux têtes, l'une pour les cordes qui se doignent sur le manche, l'autre pour les grosses cordes qui servent pour les basses et qui se pincient à vide. » (*Fétis*.)

L'*archiluth*, variété du téorbe; la caisse sonore était un peu plus allongée.

Enfin la *guitare*, qui diffère du luth par la forme du corps : au lieu d'être arrondi et taillé à pans comme dans le luth, ce corps est plat et uni en dessous comme en dessus. La guitare a aussi, sur les côtés, des échancrures que n'a pas le luth, et le manche, au lieu d'être recourbé, est presque toujours droit.

Les noms de l'instrument ont beaucoup varié : *guitare*, *guiterne*, *guiterre*, *guisterne*, *guigierne*, — et, sous ces noms divers, la guitare a eu, en France, une grande popularité. Elle était beaucoup moins difficile à cultiver que le luth; c'est pour cela sans doute qu'au *xvi^e*, et surtout au *xvii^e* siècle, « tout le monde, à la cour comme à la ville, s'est mis à guiterner. »

Les variétés de la guitare sont le *cistre*, dont le corps, plat comme celui de la guitare, avait d'ordinaire la forme ovale du luth; la *pandore*, l'*orphéaréon* et le *panoréon*, de forme généra-

(1) Ce nom de *chitarone* donné au téorbe fit contester l'invention à son auteur; car antérieurement à l'époque où vivait Bardella, il existait à Naples et dans quelques autres villes de l'Italie une grande guitare appelée *chitarone*, et qui n'avait pas de ressemblance avec le téorbe. Non-seulement, Bardella fut l'inventeur du téorbe, mais il en joua avec une habileté qui surpassa celle de tous ses rivaux.

lement ovale aussi, et dont les bords étaient tailladés en festons.

La guitare est démodée ; elle a perdu son caractère populaire, et les abus de guitarerie, pour parler comme Hamilton, ont fait jouer à la guitare, dans le langage figuré, un rôle beaucoup moins noble que celui de la lyre et du luth. *Quelle guitare !* signifie quelle rengaine ! et la même idée de répétition ennuyeuse, de maxime rebattue, de demande ou d'exigence fatigante s'attache aux expressions : *c'est une autre guitare, c'est toujours la même guitare*. Le mot ne nous est resté avec un sens favorable que pour désigner une petite pièce de vers, sorte de romance, rappelant un peu les sérénades espagnoles, car la guitare, en Espagne, a tous les caractères d'un instrument national.

Comment, disaient-ils,
Avec nos nacelles
Fuir les algazils ?
— Ramez, disaient-elles.
Comment, disaient-ils,
Oublier querelles,
Misère et périls ?
— Dormez, disaient-elles.
Comment, disaient-ils,
Enchanter les belles
Sans philtres subtils ?
— Aimez, disaient-elles.

Victor Hugo.

LA HARPE

Puisque la harpe figure sur un grand nombre des plus anciens monuments de l'Égypte (1), et que David jouait de la harpe, soit pour chanter les louanges de Dieu, soit pour dissiper la mélancolie de Saül lorsque l'esprit malin se saisissait de lui, cet instrument remonte à une haute antiquité. Mais aussi, puisque le roi-prophète dansait devant l'arche en jouant de la harpe, il est clair que l'instrument d'alors différait essentiellement du nôtre, au moins par le poids et la grandeur. La harpe des Juifs, triangulaire et portative, n'avait que quelques cordes, graduellement décroissantes ; c'était le *kinnor*, le plus ancien des instruments dont les Israélites firent usage. Le *kinnor* était non-seulement répandu dans l'Orient, mais il était connu aussi des Grecs et des Romains.

Chez les Égyptiens, la harpe avait, à l'origine, la forme de l'arc. Sans qu'il soit besoin de remonter à la fable d'Apollon frappé de la sonorité des cordes de l'arc de Diane, sa sœur, il est vraisemblable que la corde de l'arc et sa vibration

au moment où la flèche est décochée ont donné naissance à la première harpe, laquelle a d'abord été monocorde. Le nombre des cordes s'est successivement accru, les formes se sont modifiées, les proportions surtout se sont développées, et l'on est ainsi arrivé à l'instrument colossal d'aujourd'hui, avec ses pédales, ses quarante cordes, et les cinq parties principales qui le composent : le *corps de la harpe*, qui comprend le dos de l'instrument et la table d'harmonie ; la *console*, renfermant le mécanisme principal, et sur laquelle se trouvent les chevilles, les boutons de cuivre qui servent d'appui aux cordes et les sabots ; la *colonne*, donnant passage à sept tringles de fer qui correspondent par le haut au mécanisme de la console et vont aboutir au mouvement des pédales qui se trouve sous la *cuvette*, laquelle sert de base à l'instrument.

On paraît d'accord aujourd'hui pour ne voir dans le mot harpe que le latin *harpa*, qui désignait un instrument de musique usité chez les Germains, et pour le rattacher au grec *harpè*, nom de la faux et de divers instruments à forme recourbée, ainsi qu'au provençal *arpa*, griffe, parce que, disait-on, la harpe antique, privée de la colonne, ressemblait à une faux et affectait une forme en crochet. Cette filiation semble d'autant plus vraisemblable que la griffe d'un chien, et les pierres qu'on laisse sortir d'un mur pour faire liaison avec une autre muraille, pour la saisir, la mordre en quelque sorte, s'appellent *harpe*, que le *harpon* est un instrument qui sert à piquer, à saisir, que l'idée du grappin se retrouve dans le sobriquet d'*harpagon* donné aux avarés par la comédie latine, et que le verbe *harper* signifie prendre et serrer fortement avec les mains. Cependant, tout en laissant subsister le grec *harpè* et le provençal *arpa* à la base de harpe, je les crois appelés à justifier moins la forme de l'instrument que l'action de saisir les cordes avec force, avec violence même, car, dans le principe, les cordes de la harpe étaient grossières et très-épaisses. La main, pour les ébranler, se faisait griffe, et c'est bien l'idée de harper, d'accrocher, qu'éveillait le mouvement un peu brutal de l'exécutant.

L'accord dont on fait entendre successivement et rapidement les divers sons, au lieu de les frapper tous à la fois, se nomme, comme on sait, *arpège*. Ce mot doit naissance à la harpe, car en italien *arpeggiare* signifie littéralement jouer de la harpe. « *Arpeggio*, dit J.-J. Rousseau, dans son Dictionnaire de musique, est un mot italien qu'on a francisé dans celui d'*arpège*. Il vient du mot *arpa*, à cause que c'est du jeu de la harpe qu'on a tiré l'idée de l'*arpègement*. »

Éole étant le dieu des vents, on appela *harpe d'Éole* ou *harpe éolienne* un appareil autophone qui rend des sons, qui produit des murmures mélancoliques par la seule action du vent passant sur ses cordes et les faisant vibrer.

(1) On a découvert des joueurs de harpe dans les sculptures d'un tombeau voisin de la grande pyramide, dont l'âge paraît se rapprocher de celui de ce gigantesque monument, et dont l'antiquité remonterait, par conséquent, à plus de quatre mille ans avant l'ère chrétienne.

Une harpe éolienne est une petite caisse oblongue, de bois léger, profonde de 10 à 12 centimètres, et garnie sur un de ses côtés de cordes de harpe ou de violon. Placez cet instrument près d'une fenêtre ou entre les deux battants d'une porte, et, à la plus légère brise, le concert commencera : les cordes vibreront les unes après les autres, ou plusieurs ensemble ou toutes à la fois, tantôt murmurant quelques notes à peine sensibles, tantôt augmentant graduellement de vifesse et de force, suivant les degrés d'intensité du souffle qui les animera. C'est une musique vague, presque toujours plaintive, et parfois d'une délicatesse extrême.

Dans l'histoire fabuleuse, ce fils de Jupiter, qui présidait aux vents, régnait sur les îles vulcaniennes, qui prirent de lui le nom d'*Éoliennes*. Ces petites îles, situées au nord de la Sicile, sont au nombre de sept : Strongyle, Hiéra, Ericusa, Phénicade, Didyme, Lipara, Evonyme ou Vulcania. Lorsque Ulysse aborda dans ces parages, Éole lui fit un cadeau destiné à montrer les dangers de la curiosité : il lui donna, enfermé dans des outres, les vents contraires à sa navigation. Les compagnons d'Ulysse, intrigués, voulurent voir ou savoir, ils ouvrirent les outres, et il en sortit une violente tempête à laquelle Ulysse seul échappa.

Quant à l'*Éolide* et aux *Éoliens*, ils n'ont rien

(La suite au prochain Numéro.)

CHARLES ROZAN.

de commun avec le dieu des vents : ils doivent leur nom à *Éolus*, fils d'Hellen, ce roi de la Phthiotide qui fit appeler *Hellènes* les divers peuples de la Grèce. — Dans la mythologie grecque, c'est de Dorus, un autre fils d'Hellen, que sont sortis les *Doriens*, et ses deux petits fils, *Ion* et *Achéus*, fils de Xuthus, ont été les pères des *Ioniens* et des *Achéens*. — Le mode éolien était l'un des principaux modes de la musique des anciens grecs. Des autres modes grecs, le *dorien* était le plus grave de tous, le *phrygien* était le guerrier, le *lydien*, le mélancolique, et l'*ionien*, le voluptueux.

La harpe était populaire chez les Bretons d'outre-Manche autant que la guitare dans les Gaules. Il y avait trois choses qu'on ne pouvait saisir pour dettes chez un homme libre du pays de Galles : son cheval, son épée et sa harpe.

Mais où la harpe a joué un grand rôle, voire un rôle politique, c'est en Irlande. Au XI^e siècle, la fameuse harpe d'O'Brien fut portée à Rome, et cinq siècles plus tard, Rome la confia au roi Henri II, comme un signe de son droit sur l'Irlande, car l'Irlande devait se soumettre au possesseur de la harpe et de la couronne d'O'Brien. Cette harpe fut enfin envoyée à Henri VIII, comme défenseur de la foi, et depuis cette époque l'Irlande a une harpe pour armoiries et pour

symbole.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LES MERVEILLES DU BON DIEU

PAR MADEMOISELLE V. BARBIER

Ce livre, original, spirituel et pieux, est destiné surtout aux ignorants, quoique, à coup sûr, un esprit très-éclairé puisse y trouver instruction et plaisir. L'auteur, pénétré d'admiration pour les beautés de la création, a voulu rendre un hommage au Créateur, en faisant connaître les merveilles de son œuvre ; elle proteste par sa louange intelligente contre les blasphèmes de la courte science qui nie Dieu et qui attribue à une force brute et aveugle les merveilles si bien réglées et ordonnées de la nature. Dans un style simple, mais coloré, elle explique les phénomènes terres-

tres, l'action de l'air, du vent, du feu ; elle raconte la courbe régulière des corps célestes ; elle décrit la marche des saisons, la naissance et le progrès des plantes, superbe vêtement qui couvre la terre ; elle dit quelques mots des animaux, elle a des paroles bien senties contre la chasse et les chasseurs qui détruisent à plaisir ces tribus charmantes, créées par Dieu pour animer les champs et les bois ; elle arrive enfin au Roi de la Création, à l'homme, pour qui tout fut fait. Les chapitres destinés à décrire la structure du corps humain sont d'autant meilleurs que des réflexions excellentes y naissent à chaque instant sous cette plume chrétienne. Tout la ramène invinciblement à Dieu ; elle ne peut admirer l'horloge sans se confondre en reconnaissance pour le di-

vin Horloger, et sans chercher à faire pénétrer dans l'âme du lecteur ce même sentiment religieux, plein d'adoration et de gratitude, dont elle est embrasée. Sa foi profonde, sa réelle science, la vivacité de sa parole donnent à ses écrits autant de charme que de réelle valeur, et nous connaissons peu de livres meilleurs et plus dignes d'être offerts à une jeune fille intelligente, à un jeune homme studieux (1.) M. B.

VIE DE MATHILDE DE NÉDONCHEL

Morte en odeur de sainteté.

Voici un livre écrit pour les très-jeunes filles, quoique, à vrai dire, l'âge le plus avancé pourrait profiter à l'école de cette angélique enfant; mais, hélas! les vieux arbres ne se redressent guère et les vieux défauts sont bien raides et solidement enracinés. La jeunesse est l'âge des combats et des victoires.

Mathilde de Nédonchel était née avec de belles facultés et de très-grands défauts; cette jeune âme était violente, orgueilleuse, irascible, mais, à la lumière de Dieu, elle se connut de bonne heure, et travailla à se vaincre avec un courage et une persévérance extraordinaires et, comme autrefois saint François de Sales, elle parvint à discipliner son caractère, à calmer l'impétuosité

(1) Chez Plon, rue Garancière, 8, Beau volume avec gravures. — Prix : 3 fr. 50 c.

de son humeur et à devenir enfin aussi douce, aussi humble qu'on l'avait vue emportée et hautaine. L'esprit de foi la soutint dans ce long combat; elle avait soif de perfection, soif de ressembler au Dieu de toute bonté et de toute charité, et, soutenue par son amour pour le Seigneur, elle arriva à l'heureux terme. Sa vie si courte fut couronnée par le plus noble sacrifice : elle offrit ses jours pour racheter ceux du Souverain-Pontife, généreux holocauste qui fut accepté. Mathilde mourut à Rome, à l'âge de vingt-quatre ans, en 1867, laissant la plus douce et la plus sainte mémoire au cœur de ceux qui l'avaient aimée, et la plus confiante certitude de son bonheur éternel. *Le ciel est pour ceux qui se font violence.* Nous recommandons aux jeunes personnes ce livre touchant et pieux, écrit avec une naïveté et une sincérité remarquables (1). On sent que tout y est vrai, absolument vrai, et les nombreux extraits des lettres et des notes journalières de mademoiselle de Nédonchel y ajoutent une grande valeur. On la suit, depuis les premières années de son adolescence, dans cette ascension vers le bien, qui fut le but suprême de sa vie; on voit comme elle apprend à se connaître, comme elle se juge, et comme l'amour de Dieu, toujours croissant dans son âme, la soutient dans ses sacrifices et ses combats. C'est un grand et doux exemple que nous proposons à toutes nos jeunes lectrices. M. B.

(1) Chez Casterman, 66, rue Bonaparte. — Prix : 6 fr.

CONSEILS

CET AGE EST SANS PITIÉ

J'en ai l'âme indignée et je ne puis m'en taire. Durant une visite que je faisais à une amie, deux, trois coups de fusil retentissant dans le jardin, me font tressaillir (c'est la mauvaise habitude des femmes). Madame H. ne s'est pas émue, et elle me dit paisiblement : « Gaston et Guy tirent aux oiseaux; Gaston est d'une adresse remarquable; jamais il ne manque son coup. »

En effet, sur le gazon et sur l'allée palpaient les victimes : un merle, un autre joli oiseau, égaré loin de son bois natal; il était là, son œil brillant se voilait, ses plumes vertes se teignaient de sang; et un pinson, le plus innocent et le plus oyeux des musiciens du printemps. Trois moi-

neaux, immobiles et déjà froids, avaient été tués par des décharges précédentes. L'aimable Gaston et le charmant Guy armaient de nouveau leur *Menton*, et nous regardaient, comme si nous devions applaudir à leurs exploits. « C'est affreux! dis-je. — Ne tirez pas, mon chéri, dit madame H., ce tapage nous fait mal. »

Ce n'était pas le tapage! J'ai fui ce champ de massacre; dans la rue, je vois un attroupement de gamins sortant de l'école; ils s'amusaient bien! Ils piquaient à coups de baguette un malheureux chaton réfugié dans une gouttière; il poissait des mialements pitoyables qui n'excitaient nulle pitié; un grand garçon de onze ans, œil louche et mauvaise figure, porta à la bête un coup vigoureux qui fit bien rire les petits; le chaton cria, puis ne dit plus rien. Un ouvrier

qui passait dispersa les enfants et retira l'animal : il expirait.

Voilà donc les amusements des enfants les plus brillants, les mieux élevés, les plus tendrement choyés, et ceux des pauvres *voyoux* de la rue ; ils se rencontrent dans le plaisir que leur cause la souffrance. L'homme est donc né cruel ? Peut-être. Eh bien ! c'est contre cette cruauté instinctive, contre ces jeux barbares, contre cette guerre faite à des animaux, souvent utiles, toujours inoffensifs, que nous voudrions réagir de toutes nos forces et de tout notre cœur.

Nous le dirons aux mères de famille, aux instituteurs, aux institutrices : rien n'est plus dangereux pour l'âme d'un enfant que ces habitudes cruelles qui se rient de la vie et de la souffrance d'un être créé par Dieu. S'il existe au fond, au plus bas de notre âme, un sentiment affreux qui prend son plaisir dans le sang et la torture, ne faut-il pas étouffer ce monstre dès sa naissance ? Faut-il flatter et développer un instinct pervers, qui endurcira l'âme, et qui, d'étape en étape, chez les enfants du peuple surtout, peut conduire au crime envers ses semblables ? Ne l'oublions pas : les meurtriers, les assassins, ceux qui répandent facilement le sang, ont commencé presque tous par maltraiter des animaux, ils se sont ainsi formé la main. Trouvez-vous, mères de famille que vos gargons, si flattés, si gâtés, excèdent en bonté, en sensibilité, en tendresse d'âme ? Non, n'est-il pas vrai ? Le monde et l'éducation modernes dessèchent dans le sein de l'enfant les sources de la tendresse ; vous en gémissiez souvent, votre cœur est navré lorsque vous ne trouvez dans ce fils tant aimé que brusquerie, indifférence et froideur ; s'il en est ainsi, pour l'amour du ciel, ne développez pas dans l'enfant les instincts durs et brutaux, et n'offrez pas cet étrange contraste de notre temps où l'on effémine, où l'on énerve les garçons à force de confortable et de recherches exquises, et où on les endurecit par des exercices grossiers et des plaisirs barbares qui, semblables à des acides, dissolvent la délicatesse de l'âme.

La petite main de l'enfant abat le passereau, la main du jeune homme tue l'inoffensif pigeon : croyez-vous que, de tous ces exploits sanglants, sortent beaucoup de charité et de sentiments affectueux ? La vanité seule en profite, puisqu'on met de l'amour-propre à être bon tireur. Le courage n'a rien à y gagner ; quel péril court-on en tuant des oiseaux ou en malmenant des animaux domestiques ?...

On pourrait en dire long sur ce sujet, et démontrer combien il est nécessaire d'inculquer, dès l'enfance, la bonté, base de la beauté morale, dans l'âme des enfants. Or, la véritable bonté n'a pas de bornes, et tout ce qui souffre ou peut souffrir a droit à sa compassion.

Les animaux ont droit non-seulement à la pitié, mais à la justice, et Lafontaine a bien dit :

Le symbole des ingrats

Ce n'est point le serpent, mais l'homme.

Oui, l'homme. Quel service ne lui rendent pas ces créatures sur lesquelles Dieu lui a donné autorité ? mais autorité ne veut pas dire tyrannie. Les animaux domestiques, cheval, bœuf, vache, le portent, le servent, traînent ses fardeaux, l'aident dans ses labeurs ; le chien le défend, le chien l'aime. Un homme d'esprit disait un jour : On ne pourra jamais rendre à son chien ce qu'on reçoit de lui ; le chat est susceptible d'attachement ; les oiseaux enchantent les bois et les champs, et détruisent les insectes qui se nourrissent de grains ; les animaux les plus inférieurs, le hérisson, le crapaud, la chauve-souris, l'orvet sont utiles à l'homme, dans les desseins providentiels, et quel destin l'homme, ce maître, ce roi, réserve-t-il à ces douces et utiles créatures ? Le cheval est le plus malheureux des êtres ; après quelques années de jeunesse et de prospérité, il ne plaît plus, on le vend, il traîne des fiacres ou des chariots ; mal nourri, surchargé, malmené, sa triste vie se termine à force de maux, et le coursier le plus brillant meurt souvent avant l'âge, épuisé de fatigues et de mauvais traitements. Même sort pour le bœuf, ce compagnon des travaux rustiques : le dur *laboureur*, comme l'appelle Virgile, n'est ni généreux ni tendre pour le fidèle animal qu'il associe à ses labeurs. Plus triste, s'il est possible, le sort de l'âne, cet animal si utile, si patient, si intelligent, quoi qu'on en dise ! regardez ses yeux presque humains, vous y verrez la douceur et la tristesse ; et qu'est-ce que fait l'homme pour ce serviteur sobre et robuste, qui le sert jusqu'à la mort ? il le frappe, il le maltraite, il le surcharge, il le fait jeûner, et les enfants, qui ont tant de plaisir à monter à âne, ne sont pas moins prodigues de coups de cravache et de coups de talons. Ce n'est qu'un âne ! et tout est dit.

Pour les oiseaux, ces charmantes créatures, si vives, si légères, si admirables d'instinct maternel, on sait ce que enfants, chasseurs, braconniers, *tendeurs* leur réservent. D'après le rapport de M. Bonjean au Sénat, dans le Midi, les oiseaux de passage sont détruits par *myriades* ; chaque chasseur tue ou prend à peu près *cent becs-fins* par jour. Il en est de même dans l'Est. Et pourquoi cette boucherie ? Est-ce pour la nourriture de l'homme ? Chacun de ces petits oiseaux représente à peine une bouchée, mais (ceci est le point de vue utilitaire que les chasseurs ne comprennent pas) ces oiseaux *insectivores* représentent en réalité bien du blé, du vin et de l'huile qui seront détruits, mangés, par les vers blancs, et les hannetons, dont les *becs-fins* sont les ennemis acharnés. L'hirondelle, cet oiseau poétique, grand mangeur d'insectes aussi, sert de but au fusil des amateurs ; un coup de fusil, pan ! l'oiseau tombe, les petits dans leur nid meurent de faim, et *cent mille* insectes, destructeurs des moissons,

vivront à cause de son trépas, car l'hirondelle avale un demi-millier d'insectes par jour. La pauvre bête n'est-elle pas plus utile au monde que dix chasseurs revenant la carniassière pleine ?

Et comme si ce n'était pas assez des chasseurs, race vaniteuse et impitoyable, voici les enfants qui viennent prendre part à cette œuvre de destruction, avec toute l'égoïste insouciance de leur âge. Ils sont sans pitié, ces écoliers des campagnes qui vont dénicher les nids et qui détruisent les œufs et les jeunes couvées ; c'est un si grand plaisir de briser les œufs, de voir périr misérablement les petits, de désoler le père et la mère et de contrarier ainsi le plan divin !

« Les parents de ces jeunes drôles, au lieu de les renvoyer à l'école, convenablement fustigés, assistent avec une froide indifférence à ces actes de cruauté. Parents et enfants ignorent sans doute la belle parole de l'Écriture : *Si en te promenant, tu trouves sur ton chemin, sur un arbre ou à terre, un nid d'oiseau et la mère couvant les petits ou les œufs, tu ne prendras pas la mère ni les petits, mais tu les laisseras en liberté, pour qu'il ne te mésarrive et que tu vives longtemps*. Si, au moins, à défaut de l'Écriture, ils connaissaient leur intérêt ! ce qu'on détruit de cette manière est incalculable. (M. Bonjean.) » Nous connaissons des cantons d'où le chardonneret, le bouvreuil, le verdier ont absolument disparu, grâce à la chasse que les enfants leur faisaient, en toute liberté.

M. Bonjean, de regrettable mémoire, s'adressait aux agriculteurs ; nous nous adressons aux femmes du monde, en les suppliant d'inspirer à leurs enfants la pitié pour les animaux ; la parole de l'Écriture est à leur adresse aussi bien qu'à celle des paysans. Elles pourraient beaucoup pour cette cause de justice et de compassion ; elles pourraient apprendre à leurs enfants à ne pas se divertir de la souffrance et de la vie d'un animal, à ne pas s'en faire un jouet ; elles pourraient exiger de leurs serviteurs la bonté envers les bêtes qu'ils conduisent : le propriétaire y trouvera son profit ; elles pourraient propager les idées de douceur et de protection envers les animaux. Une parole persuasive peut convaincre un agriculteur, un cocher, un charretier, lui faire comprendre que les bons traitements obtiennent tout de l'animal, tandis que les coups, les injures, les brutalités, le rendent hargneux et rétif, ce que l'expérience démontre tous les jours.

Traisons bien les animaux, par respect de nous-mêmes, pour ménager et exercer la bonté que Dieu, selon l'expression de Bossuet, a mise en premier dans le cœur humain ; ménageons-les, parce qu'ils ont des organes sensibles à la douleur, parce qu'ils rendent de précieux services, qu'ils les rendent d'autant mieux qu'on n'abuse pas d'eux, qu'ils sont nos compagnons, qu'ils savent aimer et se souvenir des bienfaits. Bien des voix éloquentes ont plaidé leur cause ! Comme

Lamartine a bien parlé des chiens ! L'anglais Coleridge a écrit une page touchante sur une pauvre ânesse et son petit ânon mélancolique ; une authoress anglaise a interprété le cri des créatures souffrantes : « Qu'ils aient donc pitié de nous, les hommes que nous servons si fidèlement ! qu'ils se montrent donc bons envers nous, qui les aimons tant !... Ils nous insultent, ils nous battent, ils versent notre sang tous les jours ; nous mourons pour qu'ils vivent. Mais pour quoi n'useraient-ils pas envers nous de quelque douceur, quand ils nous demandent les services que nous leur devons, pour lesquels nous sommes faits ! Qu'ils apprennent à leurs enfants à ne pas nous haïr, à ne pas abuser de nous ! Pourquoi l'enfant ferait-il peur à l'animal ? Que leurs cœurs compatissent à nos souffrances ; qu'ils apprennent de nous ce que c'est que la patience et la douceur ; qu'ils lisent notre dévouement dans la douceur de nos regards : ces enseignements viennent de Dieu même, leur créateur et le nôtre ! » (Mistress Howitt.)

Un des plus éminents prélats de France, Mgr Donnet, a pris la défense des petits oiseaux tués par les enfants ; il a rappelé cette autre parole de l'Écriture : *Le Juste se met en peine de la vie des animaux, mais les entrailles de l'impie sont cruelles*. Un éloquent magistrat, M. Berville, a parlé spirituellement des bonnes et pauvres bêtes ; madame Anaïs Ségalas, qui a collaboré autrefois au *Journal des Demoiselles*, a écrit des vers charmants sur les nids et les oiseaux ; Victor Hugo a eu une inspiration éloquentes pour les souffrances du cheval ; nous avons cité des vers bien frappés et pleins de cœur sur le Tir aux pigeons ; cette cause gagne tous les jours, et nous voudrions enrôler nos lectrices dans les rangs des protecteurs ; la parole et le bon exemple suffiraient. Si elles voulaient regarder à côté d'elles, elles verraient combien enfants, domestiques, ouvriers, paysans, bergers, bergères, ont besoin qu'on leur fasse comprendre que l'animal a des droits à la pitié et aux bons traitements. La loi Grammont existe, il est vrai, mais elle n'est pas assez fréquemment appliquée ; les jurisconsultes ne la trouvent pas assez sévère, et les femmes, qui font les mœurs, pourraient, si elles le voulaient, adoucir et civiliser les populations plus que toutes les lois imaginables. Terminons par un joli trait d'un homme, qui a beaucoup aimé les animaux, le portugais commandeur de Gama Muchado : On lui apporta un jour un martin-pêcheur en vie ; il l'acheta, mais, se souvenant que ce bel oiseau ne peut vivre en captivité, il s'informa où on l'avait capturé. C'était près de l'étang des Trappes ; le commandeur fit atteler, reporta l'oiseau près de l'étang natal et lui rendit la liberté. N'est-ce pas d'une âme bien délicate ?

M. B.

SEULE DANS PARIS

(SUITE)

V

A LA RIBOISIÈRE

« Docteur, vous n'avez pas d'inquiétude? »

En adressant cette question à son médecin, madame Germain de Villemandre l'interrogeait plus encore du regard que de la voix, mais le visage distrait et intelligent qu'elle scrutait échappait à sa pénétration. La réponse fut rassurante :

« Je vous l'ai dit, chère madame, vous ne devez pas vous préoccuper. Mademoiselle Julia est d'une constitution délicate, je dirai même faible ; mais il n'y a pas péril en la demeure, aucun organe essentiel à la vie n'est malade : vous allez lui faire passer l'hiver à Menton ; vous voyagerez un peu avec elle l'été prochain, elle reprendra des forces.

— Vous le pensez?

— Oui, madame. Nous avons malheureusement une grande expérience des cas d'anémie : on les rencontre à tous les degrés de l'échelle sociale ; j'en compte plusieurs dans ma clientèle, et j'en ai au moins six exemples dans ma clinique à la Riboisière : d'une part, des jeunes filles du monde, à qui rien ne manque ; de l'autre, de malheureuses ouvrières, à qui tout manque, et elles sont atteintes de même. Mystère ! Une de ces jeunes filles, d'une beauté rare, m'intéresse surtout... il a fallu bien des misères pour dénaturer une si belle, si saine constitution... mais nous la remettrons sur pied, cette mademoiselle Hélène. »

A ce nom, madame Germain, qui n'avait pas écouté les réflexions du médecin, leva vivement la tête, mais elle ne put rien lire sur ces traits impassibles, où rien ne se peignait que l'abstraction d'une pensée unique : la science dans ses applications. Il se souvenait de ce nom, *Hélène*, parce qu'une Sœur l'avait prononcé devant lui, mais il n'y attachait aucune autre idée que celle qu'il exprima, suivant la pente de ses idées :

« On ne peut contester que les peines morales n'aient une grande part dans ces maladies, et à ce propos, chère madame, je vous recommande mademoiselle Julia : elle paraît très-sensible, très-impressionnable ; épargnez-lui les ennuis et les tristesses... de l'air, du soleil, une nourriture très-choisie et de la gaieté, si faire se peut... »

Il salua, remonta dans son coupé et reprit la lecture de la *Gazette des Hôpitaux*. Madame

Germain regagna lentement la chambre de sa fille ; elle était sous le coup d'une de ces impressions qu'on ne peut définir, qui viennent on ne sait d'où, avertissements mystérieux dont la voix nous dit, qu'au loin ou près de nous, quelque chose se passe qui touche à notre destinée ; à ce nom d'Hélène, nom commun à tant de jeunes filles, elle avait tressailli, et elle pressentait, contre toute vraisemblance, qu'il s'agissait de l'Hélène à laquelle elle pensait souvent et qu'elle aurait voulu effacer à jamais du souvenir de sa fille.

Julia était couchée sous ses rideaux de soie ; elle ne dormait pas, elle ne lisait pas, elle songeait, et sa douce et délicate figure avait son expression habituelle de mélancolie. Elle ne souffrait pas, cependant ; la langueur et la faiblesse étaient ses compagnes inséparables depuis le berceau ; elle était accoutumée à ne pas vivre de la vie de tout le monde, et ne s'en affligeait plus. Sa délicate santé ne la rendait pas triste, ses grandes richesses ne la rendaient pas heureuse : autour d'elle, tous les brillants joujoux que procure l'argent étaient accumulés : sa chambre, tendue d'une étoffe chinoise blanche, brodée de dragons et de fleurs imaginaires, était une œuvre d'art ; ses meubles, le lit, le chiffonnier, le bureau, la bibliothèque et le prie-Dieu, avaient coûté un prix fou ; sur la table, près de son lit, Janvier venait de déposer les offrandes des parents, des amis, des commensaux de la maison : des éventails aux fines peintures, un flacon tout uni qui avait pour bouchon une grosse émeraude, des livres habillés de chagrin et de velours, des bonbons exquis, et, brillant au milieu des autres présents, une montre admirable et un porte-monnaie d'ivoire : ces deux objets étaient le don de la mère à sa fille. Julia ouvrit le porte-monnaie et elle regarda les cinq pièces de cent francs qu'il renfermait ; elle les regardait sans plaisir, sans projet, sans convoitise, et elle finit par le rejeter sur la table d'un geste indifférent. Sa mère entra et elle s'assit près du lit :

« Te lèves-tu ? dit-elle.

— Quel temps fait-il, d'abord ?

— Un temps affreux, neige et verglas.

— Ah ! répondit Julia en tirant sur elle d'un air frileux la couverture de soie doublée de fourrure ; je vais paresser une heure encore. Qu'a dit le docteur, mère ?

— Qu'il nous faut aller dans le Midi, afin que tu puisses sortir au grand air, ce qui est impossible dans cet affreux Paris.

— Et où irons-nous ?

— Où tu voudras.

— Cela m'est égal : Nice, Cannes, Pau, Menton, Hyères ; ce que tu voudras, mère.

— Menton, alors ; on dit que c'est charmant.

— Soit ! » dit-elle en fermant les yeux d'un air fatigué.

Madame Germain la regarda en silence, détaillant ce visage pâle, cette bouche sérieuse et triste, toute cette attitude d'âme et de physionomie à laquelle la joie semblait étrangère.

« Que lui faudrait-il ? pensa-t-elle. De la santé. Menton la remettra. »

Julia ouvrit les yeux :

« Tu as l'air triste, lui dit sa mère. Souffres-tu ?

— Du tout.

— As-tu envie de quelque chose ? Je croyais que la montre t'aurait fait plaisir.

— Beaucoup, mère.

— Et l'argent, tu peux en faire ce que tu veux.

— Vrai, mère ? Eh bien ! écoute... »

Julia semblait ranimée, une petite flamme colorait ses joues et avivait ses yeux.

« Ecoute, mère, je voudrais envoyer ces cinq cents francs à Hélène, ma cousine. Prends-les : tu sais, toi, où elle est ; envoie, et, comme je la connais très-bien, tu diras que c'est une restitution. »

Julia ne savait pas si bien dire. Sa mère fronça le sourcil, et dit, non sans aigreur :

« Cinq cents francs ! à Hélène !

— Oui, mère ; je pense qu'elle est très-malheureuse.

— Je n'en sais rien ; elle tient de sa mère, sans doute : elle saura se retourner. Mais l'obstacle à ta magnificence, c'est que j'ignore tout à fait l'adresse de ma nièce. »

Elle disait vrai, et son regard soutint le regard de son enfant. Julia, convaincue, rejeta le portemonnaie, et sa physionomie reprit sa vague tristesse, comme un paysage d'hiver que le soleil a coloré un instant, et qui retombe dans le froid et la brume ; pourtant, une pensée nouvelle l'anima un peu ; elle prit les cinq grandes pièces d'or et les jeta sur les genoux de sa mère :

« Tiens, maman, dit-elle, donne-les aux bonnes Sœurs qui quêtent pour l'Orphelinat : je n'ai pas besoin de cet argent, il me fatigue. »

— C'est bien, répondit brièvement sa mère. Repose-toi, maintenant ; je vais presser Céline, car nous partirons dans deux jours : j'ai hâte de nous voir hors de Paris. »

Elle alla donner ses ordres, puis, elle mit dans une enveloppe à l'adresse de la Supérieure des Filles de la Charité, deux cents francs ; elle garda le reste, en se disant :

« Julia est un peu folle, elle ne sait pas le prix de l'argent. »

Pendant ce temps, l'Hélène du docteur passait sa longue et triste journée dans un petit lit, placé au fond d'une vaste salle, calme, chaude et lugubre, et c'était Hélène de Villemandre, malade à la Ribouisière !

Les fatigues de son emploi à la *Fleur de Lin* avaient miné ses forces ; une fièvre nerveuse s'était emparée d'elle, et le médecin, appelé le quatrième jour seulement, l'avait jugée très-sérieusement malade ; il n'avait pas caché qu'il fallait de grands soins, une bonne nourriture et du temps pour qu'elle se rétablît. Madame Paulet étant une femme pratique et utilitaire, n'avait pas cru devoir se charger plus longtemps de ce qu'on appelle en mécanique un poids mort, c'est-à-dire un être inutile ; Hélène ne lui avait pas rendu de longs services, donc, il ne fallait pas de reconnaissance ; elle ne pourrait pas lui en rendre à l'avenir, le médecin ne l'avait pas caché, donc, rien à ménager, et madame Paulet, ayant envisagé tous les côtés de la question, pria son mari de faire les démarches préalables ; puis un fiacre, payé par la maison de la *Fleur de Lin*, qui faisait bien les choses, transporta Hélène de Villemandre à l'hôpital de la Ribouisière.

Elle s'y serait trouvée bien, si elle avait pu être seule. Pourtant, cette salle si bien éclairée, ventilée, ordonnée, valait bien le dortoir de la maison Paulet, et la société des pauvres malades n'était pas plus désobligeante que celle des bruyantes demoiselles de magasin ; mais Hélène avait soif de silence et de solitude. Les Sœurs, avec cet incomparable coup d'œil que donne l'habitude des douleurs humaines, virent ce qu'elle désirait, et l'établirent dans un coin isolé de cette vaste pièce. Là, elle ne voyait presque plus les malades et ne pouvait en être vue, et privée depuis longtemps de toute sympathie, de tout repos, et de tout bien-être matériel, elle fut malade sans tristesse et sans impatience ; les soins attentifs des religieuses lui allaient au cœur ; elle jouissait de la paix qui régnait autour d'elle, elle se laissait aller, plaisir des malheureux, au repos que lui donnait la maladie ; plus tard, elle se souvint des heures passées sur ce chevet, dû à la charité, et des vagues rêveries où la fièvre entraînait sa pensée, et qui la ramenaient vers le passé et ses douceurs, ou bien l'entraînaient vers l'avenir, qui, elle ne savait pourquoi, lui apparaissait clément. L'insomnie même avait sa poésie, alors que la lampe voilée suspendue au plafond laissait entrevoir l'ombre de la religieuse qui veillait et passait à pas muets, près des lits aux courtines baissées, quand le profond silence n'était interrompu que par un soupir et que les rumeurs du travail, des fêtes de la grande ville venaient expirer au pied de ces murs dédiés à Dieu dans ses pauvres.

Seule la visite du médecin était pénible : il venait, suivi d'un essaim d'étudiants qui suivaient son cours et qui écoutaient avidement

les démonstrations, *in anima vili*, hélas ! qu'il faisait auprès du lit des malades. Quelque distrait qu'il fût, il s'aperçut que les hardis regards de ces jeunes gens causaient à la jeune fille la plus amère confusion, et comme sa maladie n'offrait aucune phase inconnue, il ne s'arrêta plus auprès d'elle, et se contenta de prescrire rapidement à la Sœur de service ce que demandait l'état d'Hélène. Fidèle à ses principes, ménageant la délicatesse morale de la malade, il hâta ainsi sa guérison : la fièvre se ralentit, il ne resta qu'une grande faiblesse... elle put se lever, faire quelques pas dans la salle, s'asseoir auprès du feu avec les autres convalescentes ; la vie renaissait, et les appréhensions de l'avenir renaissaient également. Encore un peu de temps, elle serait guérie, et alors, que deviendrait-elle?....

Son isolement la poursuivait même là, et se faisait sentir profondément : toutes ses compagnes de souffrance recevaient des visites ; la mère de famille voyait arriver son mari et ses enfants ; la jeune fille attendait tous les jeudis et les dimanches sa mère et son père ; cette veuve, cette vieille fille avaient cependant des amis qui ne les oubliaient pas. Hélène devinait combien ces visites étaient attendues et désirées ; elle s'attendrissait parfois en voyant un enfant qui embrassait sa mère et qui lui parlait bas sous les rideaux ; elle surprenait les fragments de conversation de deux amies, et si vulgaires que fussent les propos, de quelque banalité que se revêtissent les encouragements, elle envoyait ces témoignages d'intérêt, elle à qui personne sur la terre ne songeait. Un jour pourtant, au début de sa convalescence, elle vit venir vers son lit un visage connu, et quoique mademoiselle Fanny ne fût pas une amie pour elle, sa visite l'émut comme une faveur de la Providence, et elle lui tendit la main avec élan.

Tous les yeux des malades étaient rivés sur Fanny, qui avait très-bon air dans une toilette toute noire, toilette de circonstance ; elle s'assit près du lit, et dit :

« Eh bien, Hélène, vous êtes mieux ? Vous vous trouvez bien ici ? »

Cette question fit monter les larmes aux yeux d'Hélène ; elle ne répondit que par un mot :

« Je suis mieux. »

— C'est Madame Paulet qui m'envoie ; elle suppose qu'après une si grave maladie, vous n'aurez pas la force de faire votre besogne ordinaire, et elle m'a chargée de vous solder vos appointements, et de vous demander où vous voulez qu'on envoie votre malle ?

— Elle me congédie ? demanda Hélène avec émotion.

— A l'impossible nul n'est tenu. Nous sommes au grand moment de la vente, il nous faut des employés solides et de bonne santé ; vous n'en êtes pas là.

— Je l'avoue, dit Hélène, honteuse d'être si

faible, si malade et si peu utile en ce monde.

— Voici donc vos appointements : voulez-vous m'en donner une décharge ? Je l'ai préparée. »

Hélène signa le reçu que lui présentait cette prudente personne qui avait un encrier dans sa poche, comme un huissier qui court la campagne ; elle cacha les deux billets de banque sous son oreiller.

« Et vos affaires ? où faut-il les transporter ? »

Hélène hésita :

« Madame Bachelet les prendrait peut-être, » dit-elle. Et elle donna l'adresse.

Fanny demeura encore dix minutes, causant de la maison, de mademoiselle Hortense qui s'était fait renvoyer pour des causes graves, d'une nouvelle venue qui remplaçait Jeanne et qui promettait beaucoup. Hélène répondait à peine ; Fanny lui fit beaucoup de questions sur l'hôpital et son régime, et lorsque le temps qu'elle avait marqué pour sa visite fut écoulé, elle se leva. Il est d'usage de donner quelque chose aux pauvres que l'on vient voir : elle n'y manqua point, et déposa sur le lit d'Hélène quatre oranges mandarines et un paquet de sucre d'orge. Hélène voulut refuser, mais Fanny lui serra la main et s'éloigna en lui disant :

« Bonne chance ! adieu ! »

Hélène distribua autour d'elle ces présents qui ressemblaient à une aumône, et elle pleura sur son chevet.

Le lendemain, la Sœur l'avait engagée à se lever, et elle était assise, triste et frissonnante près du feu ; une bonne vieille, qui finissait à l'hôpital une goutte sciaticque, était assise à ses côtés ; de temps en temps, elle levait les yeux de son tricot et regardait Hélène qui paraissait soucieuse et accablée.

« Mademoiselle, lui dit-elle enfin, mademoiselle !

— Plait-il ?

— Je voudrais vous dire quelque chose, mais il ne faut pas que ça vous fasse du chagrin.

— Dites !

— Vous avez eu une visite hier, et, sans le vouloir, j'ai entendu ce que cette belle dame en noir est venue vous dire. Vous savez ? on est un peu les uns sur les autres ici, et on voit, on entend tout.

— Oui, répondit Hélène, c'est aussi triste qu'embarrassant.

— Ça, c'est vrai. Donc j'ai compris que cette dame venait vous dire que vous ne devez plus compter sur votre place, pas vrai ?

— C'est malheureusement vrai. J'étais demoiselle de magasin.

— On vous a tuée de besogne, et puis on vous a amenée à la Riboisière. Connaissez-vous ça ? Il vous faut une autre place. Tenez-vous à être dans le commerce ?

— Non, madame, je tiens à gagner honnêtement ma vie.

— Ça se voit, vous avez l'air d'une brave fille

et tout à fait éduquée. Je m'y connais : j'ai servi des gens très très comme il faut. Revenons à nos moutons. Il vous faut une place. Telle que vous me voyez, je vis de mes petites rentes et je tricote un peu pour m'aider ; j'habite dans une grande maison, rue Lafayette, près du square, et dans la même maison, mais au deuxième étage, demeure une vieille rentière, qui cherche une dame de compagnie. Ce n'est pas du grand monde, mais elle a le sac. Elle est très-âgée, très-infirmes ; il faudrait là une personne douce et patiente. Qu'en diriez-vous ? A ma mode, ça vous irait comme un gant, et je vous jure que je n'aurais qu'un mot à dire à la cuisinière.

— Vous êtes bien bonne, bien bonne, répondit Hélène. Voulez-vous me permettre de réfléchir ?

— C'est trop juste.

— Merci, dans tous les cas, »

Hélène réfléchit, et le résultat de ses réflexions fut qu'elle écrivit un mot à madame Bachelet, qui vint la voir avec empressement le dimanche suivant :

« Comment, dit-elle, ne m'avez-vous pas avertie ? Je pensais, chère demoiselle, que vous aviez de l'amitié pour nous !

— Ma bonne madame Bachelet, répondit Hélène avec cette sincérité noble qui faisait le fond de son caractère ; je n'aimais pas à vous revoir ici.

La bonne madame Bachelet lui serra la main et lui dit :

« Puis je quelque chose pour vous, dites ! nous serons trop heureux, Bachelet et moi, de nous employer à votre service.

— Eh bien ! oui : je voudrais vous demander un bon office : on m'offre un emploi, voici les détails et l'adresse : tâchez de vous renseigner sur cette dame : si c'est un poste honorable, je l'accepterai. »

Madame Bachelet lui dit :

« Nous saurons quoi ! Mon mari connaît bien du monde, par la passementerie et ailleurs ; nous allons nous mettre en campagne, et quoi que ce soit chercher une aiguille dans une botte de foin, je crois que mon mari, qui est fin sans qu'il y paraisse, saura la trouver. Guérissez-vous, seulement, mademoiselle Hélène ; on vous a bien fatiguée dans cette *Fleur de Lin* !

— Que voulez-vous ? je ne me plains pas : quand on n'a d'autre spécialité que sa force et sa santé, il ne faut pas s'étonner que ceux qui vous paient en usent...

— Et en abusent ! »

Cinq jours après, madame Bachelet revint et s'assit d'un air confidentiel auprès d'Hélène :

« Je sais ! dit-elle. Madame Plouy est la veuve d'un maître-tapissier, qui a gagné une jolie fortune à meubler toutes ces nouvelles maisons du nouveau Paris ; c'est une très-honnête femme, mais un méchant caractère, là ; un hérissos, un buisson d'épines ! Elle est brouillée avec son fils, rapport à sa bru qu'elle ne peut souffrir ; et elle cherche une dame de compagnie, une nouvelle, car elle en a déjà six tuées sous elle : elle est infirme, quinteuse, elle a soixante-quinze ans ; elle donne la table, le logement et six cents francs par an. Voyez, mademoiselle !

— Elle est honnête, respectable ?

— Tout à fait. Elle a très-bien vécu avec son mari, elle rendait le pain bénit à sa paroisse : elle fait même des charités, mais un petit caractère pas commode du tout.

— J'accepterai, répondit Hélène avec un soupir.

— Ce sera dur, mademoiselle !

— Que voulez-vous ? Il faut que je vive, je n'ai plus de forces : je trouverai là un repos relatif. Je ferai de mon mieux auprès de cette pauvre vieille, et Dieu me viendra en aide.

— Vous le méritez bien, mademoiselle ! Ah ! si la passementerie donnait un peu ! mais nous ne nous pas les deux bouts !

— Hélas ! dit Hélène en lui serrant la main, c'est un de mes chagrins de ne pouvoir aider personne, d'être à charge à mes amis !

— Ne dites jamais cela ! si vous saviez avec quel cœur Bachelet s'est employé pour vous ! il s'est informé dans la maison de madame Plouy, sans faire semblant de rien : il a appris de qui elle était veuve ; alors, de tapissier à passementier, il n'y a pas loin : il a pris des renseignements chez un confrère qui connaissait la veuve et son feu mari ; tout ce que je vous dis vient d'une source sûre, vous pouvez y croire.

— J'y crois et je vous remercie mille fois ! »

Huit jours après, Hélène, pâle et faible encore de sa longue maladie, communia à la chapelle de la Riboisière, prit congé des Sœurs, et après une visite aux Bachelet, elle entra comme dame de compagnie chez madame Plouy. Elle éleva son cœur à Dieu en passant le seuil de cette nouvelle maison qui n'était pas la sienne, en se trouvant engagée dans les rouages de cette nouvelle existence, en saluant cette figure étrangère, et bien peu accueillante, et elle se dit, une fois de plus :

« Votre volonté, Seigneur, et non la mienne ! »

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

VILLAGE-CHARADE

MARIETTE,
JACQUELINE,
SUZON,
FRANÇOISE,
BABET, vieille servante de curé.
JÉRÔME, jeune paysan.

jeunes paysannes.

(Pour le bal, plusieurs autres filles et garçons du village. — Personnages muets.)

PREMIÈRE SYLLABE

La scène représente la place du village, ornée de feuillage et de banderolles; au fond, un lavoir.

MARIETTE, portant un paquet de linge sous le bras et regardant autour d'elle. Oh ! oh ! tout est prêt déjà pour la fête de demain... Pauvre grand' mère, qui aimait tant à nous regarder danser sur cette belle place du Lavoir, elle ne verra rien cette année, malade comme elle l'est ! Et mes petites sœurs, qui s'amusaient si bien d'habitude au milieu de toute cette gaieté, je ne pourrai pas les y conduire... Et moi... Mais, Dieu me pardonne, je perds tout mon temps. Allons, vite à l'ouvrage, et dépêchons, afin que tout soit lavé lorsque grand'mère se réveillera. (Elle retrousses ses manches et lave activement.)

JACQUELINE entre, élégamment vêtue, regarde Mariette avec surprise, et rit aux éclats. Ah !... ah !... ah !... Ma pauvre Mariette ! Es-tu donc folle de travailler ainsi tranquillement, quand tout le pays ne s'occupe que de joyeux préparatifs ! Vois donc, la grande place du Lavoir est déjà ornée pour le bal, et aujourd'hui on ne doit penser qu'à sa toilette.

MARIETTE, la considérant avec attention. C'est un devoir que tu n'as pas négligé, il me semble, Jacqueline... Comme te voilà belle, grand Dieu !

JACQUELINE. C'est ma robe de demain que j'ai voulu essayer aujourd'hui, afin de demander à mes amies ce qu'elles en pensent ; je croyais les trouver toutes réunies au lavoir pour causer de la grande affaire.

MARIETTE. Quelle affaire ?

JACQUELINE. Comment, tu ne sais pas ?...

MARIETTE. Je ne sais rien du tout.

JACQUELINE. Tu es incroyable !... Est-il possible

que tu n'aies pas entendu parler de ce que veut faire demain le fils de Pierre, le beau Jérôme, comme on l'appelle au village ?

MARIETTE. Je t'assure que je n'en ai pas la moindre idée.

JACQUELINE. Alors, je vais tout te conter en deux mots : Depuis fort longtemps les parents de Jérôme le tourmentaient pour qu'il prit femme, à quoi il répondait toujours : « Plus tard... C'est si grave ! » Enfin, de guerre lasse, il vient de promettre à sa mère que, le jour de la fête du village, il irait au bal, regarderait autour de lui, ferait une remarque, une seule, et épouserait la jeune fille qui en serait l'objet... Hein, ma petite Mariette, que dis-tu de la nouvelle ?

MARIETTE. Je dis que c'est une drôle de manière de se marier...

JACQUELINE. Tant que tu voudras, mais n'importe, celle qui sera choisie aura de la chance, car Jérôme est, sans contredit, le meilleur parti du pays... Belle fortune, belle figure, bon cœur ; cela ne se rencontre pas tous les jours, et quant à moi, ça m'irait, je le déclare tout franchement... (Suzon et Françoise, qui ont entendu ces dernières paroles, entrent vivement.)

SUZON. Tiens, tu n'es pas dégoûtée, toi, Jacqueline ; mais il y en a d'autres auxquelles ça irait aussi... Demande plutôt à Françoise et à moi.

FRANÇOISE. Et Mariette, que dit-elle de tout ceci ?

JACQUELINE. Oh ! Mariette n'est pas facile à émouvoir ; elle m'impatiente avec son savonnage.

MARIETTE. Que voulez-vous, mes amies ? Ma grand'mère m'inquiète, et il me tarde d'être auprès d'elle ; quant à votre histoire de mariage, je crois qu'elle ne me concerne pas, car je suis trop laide et trop pauvre pour que quelqu'un s'occupe de moi.

JACQUELINE. Tu n'iras donc pas au bal, demain ?

MARIETTE. Non, certes !... Pourrais-je danser pendant que ma chère malade resterait seule à la maison, clouée sur son lit...

SUZON. Alors, tout de bon, tu renonces au beau Jérôme ?

MARIETTE. Le beau Jérôme n'a que faire d'une simple fille comme moi... Et puis, le devoir avant tout.

SUZON. Ah ! le devoir !... amusante invention... Enfin, comme tu voudras, Mariette ; au fait, tu n'aurais peut-être guère de chances, tandis que d'autres !... (*Elle minaude et se regarde avec complaisance.*)

MARIETTE. Vous avez donc bien envie de vous marier, mes amies ?

JACQUELINE. Dame !... Si j'épousais Jérôme, je serais riche et je pourrais m'attifer et m'enrubanner tout à mon aise ; tandis que chez nous, si j'achète un bout de dentelle, papa crie et maman gronde...

MARIETTE. Mais, monsieur Jérôme gronderait peut-être aussi.

JACQUELINE. Tiens, je voudrais bien voir cela ! D'abord, ma chère, dans les commencements, les maris sont toujours aimables, et plus tard... Ma foi, plus tard, on s'arrange comme on peut.

SUZON. Moi, si je m'appelais madame Jérôme, je ferais un peu la princesse, c'est-à-dire rien du tout ; j'aime tant à dormir et à me promener !... Tandis qu'à la maison, on n'arrête jamais : traire les vaches, faner, moissonner, lessiver ; ça ne finit pas...

FRANÇOISE. Pour moi, ce qui me conviendrait si bien avec Jérôme, c'est que je serais la première du pays et que cela ferait enrager la grande Toïnon, qui passe toujours si fière près de moi parce que son père est maçon, et que le mien n'est que jardinier... Ce n'est pourtant pas déjà un si grand homme, qu'un maçon, il me semble.

JACQUELINE. Sans doute, mais là n'est pas la question... l'important serait de savoir quelle est cette fameuse remarque qui doit fixer le choix de Jérôme... Ah ! je donnerais mon tablier neuf pour la connaître !

SUZON. Et moi, j'en meurs d'envie !...

FRANÇOISE. Et moi donc !... Mais comment faire ?

MARIETTE. A quoi cela vous servirait-il ?... (*Riant.*) Vous ne pouvez toujours pas l'épouser toutes les trois...

JACQUELINE. Bien entendu ; mais enfin, si nous savions un peu quelle est l'idée de ce grand original, nous dresserions nos batteries en conséquence, et celle qui aurait su tirer le meilleur parti du renseignement, l'emporterait.

SUZON. Mais encore un coup, où le prendre ce bienheureux renseignement ?

FRANÇOISE, réfléchissant. Voyons... Quelle est la personne la mieux informée et la plus causeuse du pays ?

JACQUELINE. Eh parbleu ! c'est Babet, la bonne de notre Curé.

SUZON. Tu as mille fois raison. Babet doit savoir quelque chose ; allons la trouver.

FRANÇOISE. C'est qu'elle est quelquefois terriblement grognon ; si elle n'est pas dans ses bonnes, nous allons nous faire avaler.

JACQUELINE. Il est vrai que Babet est en colère vingt-neuf jours sur trente...

SUZON. Peut-être est-ce le trentième, aujourd'hui ?...

FRANÇOISE. Et alors, nous obtiendrons d'elle tout ce que nous voudrions.

JACQUELINE. Puis, qui ne risque rien n'a rien... En avant donc et dépêchons, car il faut encore que j'aille à la VILLE avant la nuit pour acheter des souliers à boucles... Viens-tu avec nous, Mariette ?

MARIETTE. Merci, j'ai fini mon savonnage, et je retourne chez nous au plus vite. (*Elle sort.*)

JACQUELINE, avec dédain. Petite sotte !... Suzon et Françoise, suivez-moi au presbytère. (*Elles font un détour sur la scène et se dirigent vers un paravent qui figure la cuisine du presbytère.*)

DEUXIÈME SYLLABE

Jacqueline frappe à la porte. Un des panneaux du paravent s'ouvre brusquement devant la vieille Babet, l'air maussade, le poing sur la hanche, le balai à la main.

JACQUELINE, timidement. Bonjour, ma bonne Babet... Nous venons...

BABET, d'un ton bourru. Quoi que vous me voulez, avec vos pieds crottés ?... Quand j'ons ben sué à balayer ma cuisine, faut qu'on venne me la diffamer... Jamais ça ne me manque, ces choses-là ! C'est fait pour moi.

SUZON. Excusez-nous, ma bonne Babet, mais...

BABET. Qu'est-ce à dire ? toujours ma bonne Babet, ma bonne Babet... Je trouve que vous êtes ben libres, aujourd'hui... Pisque avant d'être veuve, j'étions l'épouse d'un ivrogne, est-ce que vous ne pouvez pas m'appeler m'dame ?... Même que c'est le seul bénéfice que j'ons retiré de mon mariage... Manquerait que ça qu'on me l'ôte !

FRANÇOISE. Pardonnez-nous, madame Babet, et soyez assez bonne pour nous rendre un petit service...

BABET. Le jour est, ma foi, ben choisi ! Comme si j' n'avions pas assez de tribulations avec les tours que m' fions notre Curé... A preuve que v'là une semaine que je ne décolère pas...

JACQUELINE. Cela vous arrive quelquefois, madame Babet, ce qui ne vous empêche pas d'être la bonté même.

BABET. Allons, pisque vous m'enjôlez, faut que je vous y conte les belles besognes de notre maître. (*Elle prend une prise de tabac.*)

JACQUELINE. Pardon, ma bonne madame Babet, mais nous sommes un peu pressées, et nous voudrions...

BABET. Ta, ta, ta !... Pressées ou non, quand j'ai à parler, faut qu'on m'écoute. — Or donc, j'étions allée, avant-z-hier, quérir du sel ; et comme on ne peut pas honnêtement entrer chez quelqu'un sans dire un mot de politesse, j'ons causé un moment avec l'épicière... Quand j' sons reve-

nue, je regarde mon fourneau avec des yeux tout grands... Plus rien dessus !...

« Monsieur le Curé, que je lui crie, ous qu'est mon pot-au-feu ? »

« — Ce n'est pas mon affaire, Babet, » qu'y me répond.

« — Monsieur le Curé, que je recommence, (car j'voyais ben qu'il avait l'air tout chose), on m'a volé mon pot-au-feu ! »

« — Je ne le pense pas, Babet, qu'y me dit encore de sa voix douce, puisque je n'ai pas quitté la maison. »

« — Là-dessus, j'courons vite chez les voisines... Ah ! Seigneur Dieu, si j'avions pas les voisines, j'serions perdue ! Heureusement que la Mathurine savait déjà l'histoire... V'là ce que c'était : Pendant que l'épicier me causait, le vieux père Jacob était venu trouver notre Curé parce qu'y mourait de faim avec ses enfants ; mon maître, qu' sera bientôt meilleur que le bon Dieu lui-même, ouvre l'armoire, cherche en tous coins, et ben entendu, il ne trouve ren, puisqu'y donne tout. Alors v'là qu'il avise mon pot-au-feu... »

« Emportez-le, qu'y dit au père Jacob ; je n'ai que cela aujourd'hui. »

Ah ! mesm'zelles, mesm'zelles, un bouillon que j'avions si ben mitonné ! Un morceau de bœuf choisi entre mille, même qu'y m'avait fallu batailler une heure durant pour l'avoir ; mais vous savez, j' crains pas la bataille, et j' ons pas plus peur d'un boucher que d'un autre homme.

JACQUELINE. C'est une histoire bien touchante que vous nous avez racontée là, madame Babet ; mais, pour aujourd'hui, nous avons si peu de temps que nous vous serions très-obligées si...

BABET. C'est bon, c'est bon... vous êtes donc ben bavardes, vous autres, que j' peux pas seulement placer un mot... Et puis, pour Dieu, quoi qu' y vous prend de me dire toujours : « Madame Babet, madame Babet »... Depis quand, s'il vous plaît, que j' sons une dame ?

SUZON. Mais, Babet, c'est vous-même qui...

BABET. Aurez-vous bientôt fini de m'interromper ?... Où donc que j'en étais déjà de mon histoire... Ah ! oui, c'était quand j' sons revenue vers notre maître : « Monsieur le Curé, que je lui dis en me campant toute droite devant lui et en criant tant fort que je pouvais... Monsieur le Curé, vou êtes pas un honnête homme ! »

« — Bah ! qu'y me répond tout tranquillement, ce n'est guère la peine de faire tant de bruit pour un méchant pot-au-feu.

« — Vou avez ben du mépris pour mon pot-au-feu, que je lui dis toute fâchée, un pot-au-feu qu' était si brave !... »

« — Je n'en doute pas, ma bonne Babet, qu'y reprend ; aussi, outre la joie d'avoir fait l'aumône, nous aurons encore le mérite d'une petite mortification ; c'est donc tout profit.

« — Joli profit que sa fortification, que je

pensais en moi-même... Enfin, pisque c'était fait, fallait ben y endurer, mais c'est égal, on devrait avoir plus d'égards pour une personne de mon AGE, pour une pauvre veuve...

JACQUELINE. Ma bonne Babet, c'est que...

BABET, avec feu. Oui, pour une pauvre veuve !... Vous avez donc juré d'en pas me laisser parler aujourd'hui ?... Manquerait que ça que je puisse pas dire un mot de mon coquin de défunt... (Que le bon Dieu ait son âme ! Ah ! Sauveur Jésus, en v' là un homme !... Toute la semaine, il allait de travers, et le lundi, y tombait à chaque pas. — Quelquefois pourtant, l'hasard voulait qu'y n'ait pas bu son content au cabaret, alors y revenait plus gracieux cheux nous, y se faisait apporter deux bouteilles de vin, après quoi y me disait : « A ta santé, Babet ! » Et crac ! le premier verre était bu... « A ta santé, Mathurine ! » qu'y continuait en se tournant vers notre aîné. Pan, le second coup était déjà parti... Et ainsi de même en suivant tous nos enfants ; or donc, comme j'en avions huit, quand il avait fini, il était gris et nous étions battus... V' là la belle santé que ça nous rapportait ! — Aussi, quand il est mort à la fin, les aubergistes ont perdu pus que moi, ben sûr, et à son enterrement, il n'en manquait pas un... Quel drôle d'enterrement ! Fallait voir ça !... (Elle rit de bon cœur. — Tout à coup on entend sonner onze heures.) Ah ! mon Dieu ! déjà onze heures !!! Et mon dîner qui n'est pas encore au feu ! Vou êtes encore guère gênées, vous autres, de me faire perdre comme ça tout mon temps... Aussi je suis trop bonne de vous écouter... Allons ! vite dehors, ou je vas vous galoper de la belle façon !... (Elle leur ferme la porte au nez avec fracas, et disparaît).

FRANÇOISE. En voilà une réception !

SUZON. Jolie démarche que nous avons faite là...

JACQUELINE. Nous sommes aussi avancées que tout à l'heure... Insupportable Babet !

FRANÇOISE. Maudite Babet !

SUZON. Affreuse Babet !

JACQUELINE. Enfin, mes amies, nous tâcherons de nous tirer d'affaire toutes seules... Après tout, qu'est-ce qu'un homme peut remarquer chez une jeune fille ? Sa toilette peut-être... (Elle regarde la sienne avec complaisance).

SUZON. Sa beauté plutôt... (Elle se mire dans l'eau du lavoir).

FRANÇOISE, baissant les yeux. Ses bonnes manières, son maintien modeste...

JACQUELINE. Nous verrons bien laquelle aura eu la meilleure idée... A propos, quand donc le beau Jérôme fera-t-il connaître sa décision ?

SUZON. Je ne sais pas... Au bal sans doute.

FRANÇOISE. Pourvu qu'il ne nous fasse pas trop languir !

JACQUELINE. Allons, assez parlé, ou nous finirons par rendre des points à Babet... Quand je

pense que mes souliers à boucles ne sont pas encore achetés et que midi va sonner ! Je vais être joliment reçue à la maison...

SUZON et FRANÇOISE. Sauvons-nous, sauvons-nous ! A demain !

JACQUELINE. A demain ! (Elles sortent ensemble).

MOT ENTIER

Devant le lavoir, un ménétrier accorde son violon. —

Au premier plan : Jacqueline, Suzon, Françoise et d'autres villageoises. — Au fond du théâtre causent entre eux deux ou trois campagnards ; quelques groupes de jeunes paysans vont les rejoindre et entrent à leur tour, en saluant gauchement les jeunes filles qui regardent avec dédain les nouveaux arrivants.

JACQUELINE, à ses compagnes. Eh bien ! Est-ce que tous les rustres et les patauds du VILLAGE auront bientôt fini leur défilé ? Qu'attend donc le beau Jérôme pour arriver ?

SUZON. Lui toujours si exact aux offices et au travail ! C'est joli de sa part.

FRANÇOISE. Qui vient là ?... Ah ! mon Dieu, c'est Babet !

BABET, entrant les deux poings sur ses hanches. Eh ! oui, c'est Babet... On dirait que ça vous gêne... (Elle jette un coup d'œil sur le groupe des jeunes gens) Ah ! je comprends... On attendait quelqu'un et on a été attrapée. Rien de caché, voyez-vous, jeunesse, pour la vieille Babet... Mais tenez, le voilà tout de même en personne pour de bon... (Jérôme paraît.) Et arrivez donc, monsieur Jérôme, qu'on ne sait que faire sans vous !... Vrai de vrai, l'enterrement de mon défunt était plus gai que c'est te fête-là...

JÉRÔME. Bien le bonjour, madame Babet... Votre serviteur, mesdemoiselles... Eh bien ! on se plaint, il me semble ; on a l'air ennuyé, on ne danse pas... Qu'y a-t-il donc aujourd'hui ?

BABET. Ce qu'il y a !... Ah ! ne me parlez pas des hommes, c'est tous des traîtres... Comme si vous n'y saviez pas mieux que personne ce qu'il y a !... Mais suffit, je veux pas en dire davantage parce que la discrétion, le silence, c'est mes vertus à moi... Chacun les siennes, soit dit sans orgueil. A preuve que v'là c'est la jeunesse que la timidité rend toute chose, ce qui fait qu'elle n'ose pas vous dire, monsieur Jérôme, qu'on vous attendait pour ouvrir le bal...

JÉRÔME, s'inclinant devant les jeunes filles. C'est trop d'amabilité, mesdemoiselles... Veuillez m'excuser si je ne sais pas m'en montrer plus digne, mais une préoccupation que vous n'ignorez pas peut-être, me rend tout sérieux au point que je ne saurais me décider à danser aujourd'hui...

BABET, l'interrompant. Je crois ben !... Quand on va se mettre la corde au cou, ça vous fait toujours un effet...

JÉRÔME. Mais j'aurai le plus grand plaisir à voir danser les autres... Ainsi donc, ménétrier, vite un quadrille ! (s'adressant aux jeunes paysans) et vous, camarades, en avant !

(Jérôme s'assoit près de Babet ; une contredanse s'organise ; après la dernière figure, les jeunes filles retournent à leur place avec des mines fatiguées).

BABET. On n'a donc pas de jambes aujourd'hui, ni de langue, ni rien que des petites têtes à l'envers ?... M'est avis, monsieur Jérôme, que si vous êtes décidé, vous seriez aussi bien de lâcher le grand mot tout de suite... On serait plus tranquille après.

JÉRÔME. C'est que d'habitude les choses ne se passent guère ainsi... Mais, au fait, entre campagnards, on est très-coulant sur les usages, puis les originaux sont accoutumés à l'indulgence... (Se tournant vers les jeunes filles). Je m'autorise donc de ces deux raisons, mesdemoiselles, et des conseils de madame Babet pour vous parler sans détours, puisque vous voulez bien, paraît-il, vous intéresser à moi, et je ne vous cacherai pas plus longtemps que, fidèle à ma résolution, j'ai fait en entrant ici la remarque qui devait fixer mon choix... Elle a eu pour objet celle d'entre vous qui a préféré le chevet de l'infirmière à la salle de bal, le devoir au plaisir, celle dont l'absence me charme mille fois plus que les parures et la beauté, l'humble Mariette en un mot, à laquelle j'apporte avec confiance mon cœur et ma fortune, si elle daigne les accepter, certain que la jeune fille vaillante et dévouée saura être aussi digne épouse et mère accomplie.

BABET. En v'là un finissement qu'est ingénieux !... C'est pas dommage tout de même qu'une fois en passant la vertu soit récompensée... (Apostrophant les jeunes filles). Quant à vous autres, mes belles demoiselles, ce que vous avez de mieux à faire maintenant, c'est d'imiter les conscrits... Plus ils sont vexés et plus ils chantent fort, vous savez...

JACQUELINE. Babet a raison... Vos mains, mes amies, vos mains, messieurs, et vive Mariette qui vaut mieux que nous !

(Le ménétrier joue l'air de la chanson politique de *Madame Angot* ; les jeunes filles et les jeunes gens forment une immense ronde, en chantant :

Ce n'était pas la peine,
Ce n'était pas la peine,
Ce n'était pas la peine,
Ce n'était pas la peine,
Non pas la peine, assurément,
De se donner tant de tourment.

(Bis.)

CLAIRE CHANCEL.

LA PROIE ET L'OMBRE

(SUITE)

VIII

L'officier anglais ramena sa danseuse à l'ottomane et s'en fut, toujours raide et satisfait, promener au buffet son éclatant habit rouge.

Recommencer la conversation au point où l'intervention de cet insulaire l'avait brusquement rompue, n'était point facile. L'entrain de la danse pouvait, au contraire, favoriser le désir que l'ingénieur en éprouvait. Après une courte délibération avec lui-même, il sollicita de madame de Brix la faveur d'un quadrille.

La voix argentine daigna répondre un « oui, monsieur » des plus harmonieux à l'oreille.

L'orchestre préludait. Eugène offrit son bras, sentit la petite main s'y poser, légère, comme deux jours avant, à la gare, sur le fauteuil de l'ambassadrice, et, triomphalement à son tour, il l'emmena dans l'immense galerie des fêtes.

Après la première figure, vinrent le repos et la causerie. On ne parlait, cette nuit-là, que de la reine Victoria qui venait de traverser les salons, toute ruisselante des plus beaux diamants de la couronne des Trois-Royaumes.

M. Montrel crut habile de ramener sa danseuse au souvenir de la royale arrivée de l'avant-veille, et, tandis qu'il cherchait laborieusement une entrée en matière destinée à le faire reconnaître, la belle ingrate souriant tout à coup :

— Notre commune affection, monsieur Léon Piélard, n'est pas l'unique précédent que vous puissiez invoquer auprès de moi, monsieur, dit-elle, je vous ai reconnu pour l'âme charitable qui m'a préservée de l'asphyxie.

— Quoi ! Madame ! Je serais assez heureux pour que ce léger service...

— Monsieur, en me permettant de voir la reine de très-près, ce jour-là, vous m'avez causé une satisfaction fort vive, et une désillusion plus grande encore.

— Une désillusion ?

— Quelle toilette, monsieur !.. et quel goût !.. Ah ! jamais une simple parisienne n'eût porté pour arriver à Londres cet assemblage de couleurs disparates : robe brune, manteau bleu, chapeau qui fut blanc, au temps des belles amours du prince Albert et de sa Majesté !

Eugène déclara qu'il n'avait rien vu de ces détails, préoccupé d'un soin bien autrement grave, celui de préserver de tout choc le fardeau charmant que contenait le fauteuil de l'ambassadrice.

La jeune femme, comme fatiguée par ce court effort de mémoire, promenait autour d'elle un regard savamment distrait, très-habile à recueillir sur chaque visage l'admiration expression excitée par sa beauté. Satisfaite de l'effet produit par sa grâce nonchalante, sa toilette nuageuse et son air de suprême distinction, elle reprit le bras de son cavalier pour regagner sa place, traînant ses petits pieds comme une pauvre créature accablée de fatigue, et disant d'un ton dolent :

« Est-ce que vous aimez le monde, Monsieur ?.. Moi, je ne l'aime plus, il me tue. Décidément, je ne veux plus sortir de ma retraite. »

Le jeune homme se récria, essayant de prouver le désespoir futur du monde qu'elle priverait de sa présence. Je ne sais même s'il ne s'oublia point, — tant il se sentit troublé, — jusqu'à balbutier quelques mots de son propre désespoir si cette menace venait à s'effectuer.

Elle le regarda d'un air surpris, plutôt dédaigneux qu'offensé, salua légèrement de la tête et se rassit près du commandant, qui avait mis à profit, pour se rapprocher, l'éloignement des danseuses.

M. Montrel, vers le milieu de la soirée, osa revenir solliciter une valse ; il n'obtint qu'un « je ne danse plus, monsieur, » prononcé d'un ton d'ennui.

Elle ne dansa plus, en effet, mais elle reçut la cour de quelques hommes âgés qui venaient se réchauffer à l'épanouissement de sa jeunesse. Quoique Léonide eût plus de trente ans, elle paraissait à peine en avoir vingt-quatre.

Des jeunes gens de sa société obtinrent aussi quelques phrases banales ou quelques sourires, chapelet gracieux qu'elle égrenait entre tous sans préférence, sans même marquer, ici ou là, l'arrêt des dizaines par un peu plus d'amabilité.

En la quittant, deux de ces causeurs d'une minute passèrent près d'Eugène, et l'un dit à l'autre du ton le plus naturel : « Bah ! vous savez, cette charmante veuve est foncièrement coquette. »

L'ingénieur sursauta. Coquette !.. Quelle accu-

sation impertinente!... Veuve!.. Quelle satisfaction d'apprendre ce détail, plus précieux que tous les autres!... Veuve!... Il eût été, pourtant, assez embarrassé d'expliquer logiquement le motif de cette satisfaction.

Les exigences inconscientes avaient marché bon train. En deux jours, il était parvenu à reconnaître la filleule de son oncle, à la rejoindre, à lui parler, à se réjouir de son indépendance, à s'avouer enfin que, s'il n'était pas reçu chez elle, il serait extrêmement malheureux.

Tandis qu'Eugène se plongeait dans ses réflexions, Léonide et son cavalier s'étaient éclipsés dans la direction du vestiaire. Il s'élança pour les voir encore une fois, les saluer au départ, prendre une petite place dans leur souvenir. Vain effort. Il ne put les retrouver, et pourtant, pour y parvenir, il avait accroché, dans sa hâte, un membre de la Chambre haute, bousculé un groupe d'officiers anglais, dérangé un quadrille et emporté deux mètres de point d'Angleterre, ce qui faisait jeter des cris de paon à une lady courroucée.

Dès le lendemain de cette bienheureuse soirée, — Paris fourmillant de gens qui savent tout et se plaisent à le redire — Eugène possédait sur Madame de Brix un dossier des plus intéressants.

Madame Léonide de Brix, née Poncelet, ce dont elle se consolait mal, était une veuve de trente ans environ, assez riche sans l'être beaucoup, élégante, irréprochable et recherchée, malgré la coquetterie hautaine qui lui faisait tour à tour attirer et repousser ses nombreux prétendants.

Elle avait un fils de sept ans qu'elle adorait, quoique la figure laide et commune de l'enfant fût d'un médiocre effet dans sa calèche comme dans son salon. Elle recevait beaucoup, assistée de son cousin, le commandant de Rollezan, que l'on soupçonnait véhémentement d'aspirer à une position autrement importante et désirable dans la maison de l'aimable veuve. Mais, outre ses années trop nombreuses, le commandant possédait pour toute fortune sa retraite, agrémentée de pas mal de campagnes. C'était trop peu pour séduire Madame de Brix.

Après un hiver fatigant, Léonide se retirait d'ordinaire dans son château de l'Orléanais, auprès d'une sœur aveugle qui, lui servant de chaperon dans cette solitude, lui permettait d'y retirer quelques visiteurs choisis. A Noël, elle apparaissait toute fraîche, reposée, pour reprendre la vie parisienne qui convenait à sa nature indépendante. Son fils Aristide l'accompagnait toujours. On se souvenait vaguement de lui avoir connu une petite belle-fille, de fort agréable visage, un peu malade; mais, depuis plusieurs années, cette enfant n'avait pas paru dans l'entourage de Madame de Brix, et, comme on n'en parlait jamais, le monde, qui s'en souciait peu, la supposait morte.

M. Montrel se présenta le mardi suivant, jour de réception de Madame de Brix, à l'hôtel qu'elle occupait dans le voisinage de l'Arc de Triomphe. Heureux d'y trouver des visiteurs qui l'empêchèrent de trahir son trouble dans les banalités d'une conversation générale, il s'enfuit au bout de dix minutes, se répétant que le premier pas était fait dans une voie dangereuse où il menaçait de laisser son repos, s'il n'y rencontrait pas le bonheur.

Dix minutes!... C'était bien peu, et c'était suffisant pour lui donner son droit d'entrée dans ce salon rêvé, pour lui avoir permis d'en étudier les dispositions, les ornements et les tentures. Cette glace de Venise avait reflété mille fois les traits de celle que son oncle avait désiré lui voir aimer; ces meubles au petit point avaient été brodés par ses mains de fée; ce piano avait palpité sous ses doigts. Ces jardinières fleuries, elle les avait soignées, arrosées, respirées. Il avait vu toutes ces choses, d'un œil rapide et fidèle. Dans le vestibule, il cueillit un brin de jasmin de Virginie qui grimpait à un petit treillage doré, et l'emporta comme le gage de ses subites espérances.

Tout cela n'était ni très-logique, ni très-prudent, mais c'était sincère et convaincu, et la nature primesautière de l'ingénieur n'avait point appris, pendant son exil en Égypte, à se maintenir strictement sous la férule austère de la raison.

Madame de Brix ne devait passer qu'une semaine à Paris où les fêtes royales l'avaient attirée. C'est expliquer l'adresse que déploya M. Montrel pour mettre à profit le petit nombre de soirées dont elle pouvait disposer, en se faisant son ombre discrète.

Elle et lui se rencontrèrent à Versailles où la cour offrait à la reine le spectacle au château, les grandes eaux illuminées, le feu d'artifice éclairant les profondeurs mystérieuses du parc et l'embrasement de Trianon dans une splendide apothéose.

Léonide n'en parut ni mécontente, ni satisfaite. La parfaite indifférence de son accueil prouvait qu'il ne devenait d'un parrain très-oublié n'avait pas plus de chance de lui plaire à cette seconde période de leur vie qu'à celle qui l'avait précédée. Volontiers, pendant cette nuit de fête, elle accepta de se laisser conduire comme les autres dames, à travers le parc merveilleux, par les divers cavaliers de sa société, faisant montre des paillettes de son esprit, et des grâces de sa personne; mais Eugène Montrel ne fut point parmi les favorisés.

Le pauvre garçon se répétait alors que sa vocation n'était pas là; que cette belle personne heureuse n'était nullement la créature délaissée, l'orpheline touchante d'autrefois; qu'il était appelé à se dévouer à un amour obscur, plutôt qu'à suivre un astre de cette splendeur dans sa course brillante

Raisonnement superbe qui venait un peu tard, et dont l'excellence même l'agitait sans le convertir !

M. de Rollezan l'honorait d'une inimitié toute particulière. Peut-être le vieux commandant ne s'expliquait-il pas nettement le motif de cette répulsion subite pour ce nouveau venu dans sa vie ; peut-être, au contraire, avait-il entrevu un prétendant de plus pour sa cousine dans ce neveu du parrain Léon, dont il n'était pas sans connaître au moins l'existence. Bref, il s'alarmait quand madame de Brix daignait causer un peu longuement avec le jeune homme, et se frottait doucement les mains quand celle-ci n'avait pour celui-là qu'une parole froide ou un regard banal.

Pendant la première moitié de ce soir de plaisir, à Versailles, il éprouva beaucoup de contentement, autant de contentement même qu'Eugène éprouvait de désolation. Mais le vieux dicton de François I^{er} « souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie, » demeurera toujours vrai.

Dans un grand cercle de lumière, sous une rayonnante trainée d'étoiles, des groupes d'auditeurs étaient assis, chassés du spectacle intérieur par la chaleur intense.

Au centre, des artistes distingués, détachés de la masse chorale qu'on entendait au château, donnaient à cette portion des invités le luxe raffiné d'un concert au grand air.

Un prélude de harpes frissonna dans les massifs. *La Prière de Moïse* ! chuchota joyeusement Léonide à monsieur de Rollezan.

— Alors, je vais l'entendre à quelque distance, sous ces grands arbres, voyez, ce sera délicieux.

Machinalement, elle le suivit du regard, et lorsqu'il eut atteint la place où, suivant ses calculs d'acoustique, la musique devait lui arriver adoucie, idéalisée, il lui envoya un petit salut amical.

Eugène Montrel, appuyé aux mêmes arbres, vit ce salut et jalouxa fort celui qui se le pouvait permettre :

Une vieille présidente de cour, assise près de Léonide, lui dit aussitôt sans préambule :

« Voilà un monsieur, là-bas, que vous semblez connaître ; est-il de votre société particulière, chère madame ?

— Vous ne voulez point parler de mon cousin de Rollezan ?

— Non, de son voisin... appuyé contre un arbre...

— Ah !... Monsieur Montrel, un ingénieur, répondit Léonide avec indifférence. Je le vois un peu, depuis quelque temps.

— Il fait dans le monde une bien modeste figure.

— Celle qui convient à sa position, semble-t-il.

— J'ai cependant pour voisin de campagne, près de Péronne, un vieux bonhomme qui lui laissera deux millions.

— Vous dites ?... Deux millions ?... balbutia

Léonide dont une ardente rougeur envahit les joues.

— Oui, chère madame, un joli denier, n'est-ce pas ?

— Et c'est un parent qui...

— Un oncle, original comme pas un, une façon de Gobsec retiré dans une masure, tandis qu'il possède, je ne sais combien de beaux domaines au soleil.

— Cela paraît bien difficile à admettre... dans ce siècle de vanité...

— Oh ! le vieux marchand de grains jouait à la bourse sans tapage, et ne tenait nullement à éblouir ses contemporains. »

Léonide voila derrière son éventail le trouble de son visage, et raffermissant sa voix :

« M. Montrel ne laisse jamais soupçonner l'espérance d'un trésor futur. Est-ce ignorance ou dissimulation ?

— On ne sait. Il n'est jamais convenable d'escamoter, même en paroles, l'héritage d'un oncle aussi millionnaire.

— C'est fort prudent ; mais je m'explique mal alors que ce qu'il paraît ignorer soit connu des étrangers.

— De très-peu d'étrangers.

— Pourtant, chère madame, vous me semblez fort au courant de la situation.

— Mon frère, notaire à Paris, considère mon vieux voisin de campagne comme un des meilleurs clients de son étude, et m'en a souvent parlé comme d'un type bien singulier.

— Bien singulier, en effet ! répéta madame de Brix en écho fidèle.

— Et puis, continua la présidente, que la musique ailée de Rossini n'avait pas le pouvoir d'arracher à ses babillages, on se raconte au Palais, où l'oncle Piélard a eu pas mal de procédures, que ce jeune ingénieur est un être chevaleresque qui cache ses espérances avec autant de soin que d'autres en mettent à les étaler. Il a failli jadis faire un mariage pauvre. Aujourd'hui encore, il garde la prétention de se faire aimer pour lui-même ; je ne sais même pas s'il a renoncé à sa marotte de se dépenser en dévouements obscurs, de se consacrer à une existence souffrante. Un paladin, chère madame, tombé dans notre civilisation positive, comme une mouche étourdie dans un plat de crème.

La présidente aurait pu continuer longtemps ses railleries verbeuses sur le désintéressement du jeune ingénieur, sans être interrompue par madame de Brix, devenue pâle et muette.

Perdue dans un océan de pensées amers, Léonide revoyait le parrain dédaigné dont elle n'avait jamais soupçonné l'opulence mystérieuse ; elle retrouvait dans sa mémoire, avec une implacable clarté, toutes les occasions de rapprochement, d'égards, de démonstrations affectueuses volontairement, insouciantement négligées.

De ce parrain, pauvre d'apparences, elle n'a-

vait jamais rien deviné, rien sollicité, rien accepté non plus, quoique, par deux fois, il fût sorti de sa réserve égoïste en faveur de la fille de son ami Poncelet.

Une première fois pour lui offrir d'habiter près de lui; la seconde... Oh ! la seconde !... c'était la plaie brutalement ouverte par le scalpel inconscient de la Présidente. C'était la demande en mariage, faite par l'oncle pour le neveu, dix ans plus tôt, et qui n'avait reçu que le dédaigneux refus de la jeune fille.

Elle avait si parfaitement oublié cet incident sans valeur à son sens, que la présentation de monsieur Montrel, quelques jours auparavant, l'en fit à peine ressouvenir. Et voilà que tout au contraire, les moindres détails de cette lointaine recherche, éclairés par une révélation capitale, se réveillaient dans sa mémoire avec les plus cuisants regrets.

Les derniers accords de la *Prière de Moïse* vibraient dans l'atmosphère harmonieuse. Les applaudissements éclatèrent avec frénésie; les statues qui peuplent les jardins du grand roi semblèrent s'émouvoir et s'animer sur leurs socles de marbre, à la lueur affaiblie des illuminations qui s'en allaient mourant.

Instinctivement, Eugène se rapprocha de la jeune veuve; il pensait, le naïf, qu'une sensation identique devait les réunir, qu'un même sentiment admiratif pour la merveilleuse page musicale, dont l'écho flottait encore dans l'air tiède les ferait vivre quelques minutes d'une semblable existence.

Elle ne l'avait point vu venir. En l'apercevant près d'elle, tout à coup, comme la vivante réponse à la brûlante question que son esprit sur-excité se posait mentalement, un sympathique sourire vint à ses lèvres fines. Du regard, elle lui permit de prendre à ses côtés un siège devenu libre par le départ de la Présidente.

« Que c'est beau ! » lui dit-il simplement, ne trouvant pas d'expression plus vraie pour peindre son ravissement d'artiste.

Beau ?... quoi donc ?... elle n'avait pas entendu. Un coup d'œil sur les musiciens qui se retiraient lui fit comprendre que le concert était fini, que les regrets étaient vains, que l'heure de l'action commençait. Et la belle veuve était femme à ne point laisser perdre un temps précieux.

— J'en suis encore tout émue, monsieur, répondit-elle, prompte à rentrer dans la situation.

— Le rapide instant de plaisir est déjà passé, mais l'impression reste bien vivante et chantante en nous, n'est-ce pas, madame ? »

Elle renversa sa blonde tête par un mouvement plein de grâce.

« On se laisse bercer, fit-elle doucement, emporter par ce vol d'harmonie; on va bien loin sur ses ailes... bien loin de nos désolantes réalités.

— Oh ! madame, il en est aussi d'enivrantes !

— Jamais aussi belles que nos rêves, monsieur.

— Transformer le rêve en vérité serait le bonheur !

— Dans quel magique pays vous a conduit la *Prière de Moïse* ?... Au royaume des fées ?... Aux pieds de Dieu ?...

— Pas aussi loin, madame, soupira le jeune homme; mais presque aussi haut : près de vous ! »

La blonde tête se pencha vivement sur le bouquet de violettes de Parme, dont le subtil parfum l'enveloppait; un frisson courut sur les blanches épaules, d'où glissait la sortie de bal.

Il s'écoula une grande minute. Devant les yeux clos de Léonide miroitaient deux millions étincelants.

Elle releva le front, et sans le regarder :

« Où passez-vous l'été, d'ordinaire, monsieur ? », demanda-t-elle pour reprendre cet entretien gros d'arrière-pensées.

Eugène, qui planait dans les nuages, redescendit prosaïquement sur la terre.

« Je ne sais, madame. J'arrive d'Égypte et voici la première saison... »

— C'est vrai, pardon... il me semblait, grâce à nos communs souvenirs, vous avoir retrouvé depuis longtemps. »

Ceci fut jeté avec une simplicité charmante qui bouleversa le pauvre garçon.

« L'été est atroce à Paris. Ne le finirez-vous pas dans vos terres ? »

— Je n'en ai aucune, madame, fit-il en souriant.

— Mais celles de votre oncle ou les vôtres, c'est tout comme.

— En ce cas, je suis un pauvre châtelain !... Vous n'imaginez pas, madame, le délabrement, la tristesse, l'abandon de la petite propriété de Péronne où s'est retiré mon excellent oncle.

— Que n'en choisit-il une autre... il en doit posséder plusieurs ?

— Mon oncle n'affectionne que celle-là; et s'il a d'autres domaines, c'est Péronne seulement qu'il entend habiter.

— Ce doit être un séjour fort maussade. Mon cher parrain vous sait-il gré d'y aller parfois lui tenir compagnie ?

— Son intelligence éteinte ne lui permet guère de se rendre compte de rien, hélas ! Pourtant, quand je parviens, après plusieurs jours d'efforts, à éveiller quelque souvenir en lui, je me trouve mille fois payé des tristesses de mon séjour.

— Madame la Présidente de Bauval avait bien raison, tout à l'heure, de vous traiter de paladin ! conclut Léonide en montrant ses dents perlées dans un rire contenu.

— Un trop grand mot, madame ! Paladin !... se récria l'ingénieur avec intention; je ne suis pas même chevalier !... et mon nom très-obscur de même que mes actions très-simples n'ont rien à

démêler avec le blason, ni dans le passé, ni dans l'avenir. »

Elle avança les lèvres dans une petite moue qui pouvait signifier : « vous êtes très-bien ainsi » aussi bien que « vous êtes, en effet, très-peu de chose ». Eugène l'accueillit dans le sens le plus humble, tant il portait au fond de l'âme de défiance de soi, quand la jeune femme se leva vivement.

« Partons ! » dit-elle.

M. de Rollezan, qui rôdait près de là, assez dépitée de ce colloque, s'avança le plus vite possible ; mais elle avait déjà pris le bras du jeune

homme, le quittant au vestiaire pour se faire envelopper de sa pelisse, le reprenant pour regagner sa voiture, ne le quittant que lorsque la portière fut grande ouverte devant elle.

« Merci, monsieur !... et au revoir !... Je vais rêver jusqu'à Paris à la Prière de Moïse. »

Elle se blottit coquettement dans son coupé, faisant, de la main, un petit geste d'adieu au commandant de Rollezan, lequel demeura seul, de plus en plus contrarié de la fin d'une soirée si bien commencée.

CLAIRE DE CHANDENEUX.

(A suivre.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SAUCE BLANCHE

Cette recette est excellente, mais elle exige beaucoup de soin. Faites fondre dans une casserole bien étamée un bon morceau de beurre, mêlez une ou deux cuillerées (selon la quantité de sauce dont vous avez besoin) de farine de gruau ; mêlez très-bien, mettez sel, poivre blanc ; versez peu à peu, très-doucement, la crème ou le lait ; tournez toujours dans le même sens, n'ajoutez la crème ou le lait qu'au fur et à mesure que la sauce se forme en pâte ; lorsqu'elle est en pâte, délayez-la avec la crème, jusqu'à ce qu'elle soit encore en

pâte : tenez-la constamment en une petite ébullition, jusqu'à ce que vous en couvriez ou le poulet, ou le poisson, ou les choux-fleurs, qu'elle doit accompagner. Il faut qu'elle soit unie, blanche comme de l'ivoire et liée comme une crème.

BEIGNETS A L'OSEILLE

Choisissez de belles feuilles d'oseille, ne coupez pas la queue. Essuyez-les bien, trempez-les dans la pâte à frire, et faites cuire dans une friture abondante. Servez saupoudré de sucre.

L'ORPHELIN

Le père n'est pas mort, il court à ses affaires ;
A tous les jeux de Bourse il exploite ses fonds ;
Pour vivre avec orgueil dans ses brillantes sphères
Il faut puiser de l'or dans les calculs profonds.

La mère n'est pas morte, elle est à ses chiffons,
Elle est à son miroir, à ses folles chimères ;
Sans compter deux horreurs de petits chiens griffons
Qui l'aident à passer les heures éphémères.

Oublié, délaissé, privé de tout amour,
Le maigre Chérubin qu'on déclare incommode
Porte ses vieux habits que Babet raccommode.

Pauvre enfant ! sera-t-il plus heureux, quelque jour ?
Dans le cœur maternel, il peut avoir son tour
Lorsque les petits chiens ne seront plus de mode.

AUTRAN.

REVUE MUSICALE

Le petit Duc. — Poème d'Octobre.
Musique en vogue.

Eufin voici un opéra-comique, un ouvrage qui rappelle la musique de bon goût, de bon aloi, celle qui était à la fois un plaisir et un enseignement, et que tout le monde, petits et grands, allait écouter en famille sans crainte d'entendre de ces libretti qui révoltent le sens moral, et de ces refrains qui rappellent la descente de la Courtille. MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy ont fait un petit poème coquet, spirituel et amusant sur lequel M. Charles Lecocq a brodé un charmant opéra-comique. Si quelques notes égarées y rappellent l'opérette moderne, elles sont si clairsemées qu'on n'en saurait vouloir à l'auteur de la *Fille de madame Angot*, une des pochades les plus amusantes du temps où nous vivons. On comprenait bien néanmoins que le jeune compositeur avait en lui de grandes ressources artistiques, que son intelligence était au-dessus de ces œuvres par trop légères, et qu'un jour ou l'autre, il saurait nous donner la mesure d'un vrai talent, sans abandonner le genre bouffe.

Le *petit duc* représenté au théâtre de la Renaissance est un véritable succès. Tout Paris et nous dirons toute la province voudront le voir ; en effet, la partition est écrite avec une élégance aisée, une netteté d'inspiration musicale et une science parfaite dont le charme est irrésistible.

Après une ouverture rapide, un joli chœur :

Notre cœur soupire,

dont la mesure, renversée par des syncopes, rappelle un peu la manière de Lulli ; vient un duo bouffe qui a été hissé avec acclamation générale, puis on passe à un duetto en sol :

C'est pourtant bien doux,

d'une allure un peu archaïque, sans exagération qui produit un excellent effet.

Le chœur des six pages :

Il a l'oreille basse,

est fin, très-élégant en même temps que caractéristique. C'est un des morceaux le plus réussis de la partition ; un finale très-bien orchestré et fort retentissant termine cet acte.

La leçon de chant, qui commence le second acte, a eu un énorme succès. Le joli duo de Frimousse avec la jeune héroïne déguisée en paysanne, suivi d'un finale :

Revenez vainqueurs
Vous aurez nos cœurs.

dont la mélodie deviendra populaire, termine le deuxième acte.

Le troisième est moindre que les deux premiers. Toute la séve artistique de l'auteur semble avoir subi une altération malheureuse ; était-ce lassitude, était-ce que le sujet ne comportât plus l'élément inspirateur ? on peut néanmoins en citer quelques parties, une chanson soldatesque :

Il était un petit bossu.

le chant lamentable des femmes :

Oh ! mon Dieu, que deviendrons-nous ?

un joli duo, puis le chœur de la patrouille.

Tout cela est habilement écrit, et l'ennui n'arrive jamais.

En somme, le *Petit duc* est un des plus jolis opéras-comiques que nous ayons entendus depuis longtemps ; point de choses de mauvais goût, point de ces cascades qui font le succès des opérettes de bas étage ; poème amusant sans immoralité, musique charmante sans langueur, voici l'ouvrage ; grâces en soient rendues aux auteurs.

★ ★

O jeunesse ! Fleurs entr'ouvertes, brises parfumées, tiède soleil, horizons roses, tout cela se mêle, chante et se fond sous le ciel du bon Dieu ! et l'on rencontre des jeunes filles qui, voulant faire les femmes, perdent, à ce jeu, le charme et la grâce de leur âge, et l'on coudoie des bambins qui fument au nez de leur mère, parlent politique et se font viveurs, comme les blasés de notre époque ! Oh ! s'ils avaient le raisonnement, ces enfants sottement prodigues ! S'ils avaient lu, s'ils avaient appris, s'ils sentaient en leur âme, un brin de cette poésie primitive qui s'éteint si vite en nous, quand les préoccupations sérieuses prennent forcément la place des premières inspirations ! S'ils se souvenaient de tous les auteurs, de tous les penseurs, de tous les vrais philosophes qui ont écrit sur la jeunesse, comme ils rougiraient de quitter leurs sentiers fleuris pour pa-ta-ger misérablement dans la boue des chemins vulgaires. Bernardin de Saint-Pierre et Michelet, à des époques différentes, ont bien compris et écrit cela, eux, les poètes de leur temps, et Millevoye et Legouvé et Chateaubriand et Victor Hugo, et Pascal et Labruyère, et Jean-Jacques ont tous eu des notes charmantes pour peindre, vanter, adorer la vraie jeunesse, la jeunesse parée de sa grâce, de sa naïveté, de sa séduction irrésistible. Allez, allez devant vous, pauvres enfants d'une civilisation qui, à force de raffinements, arrive à la décadence ; allez en vos chemins tortueux, fiers de votre indépendance ! Heurtez-vous contre des obstacles invincibles, frappez-vous la tête contre

des murailles que vous ne sauriez renverser, et revenez, vieux, acariâtres, quelquefois fous, devant vos grands-pères qui ont su garder dans leur âme plus de jeunesse que vous qui n'en aurez même pas connu les lueurs.

Ce n'est pas ainsi que M. Paul Collin a commencé la vie, lui, le vrai jeune homme, le cœur tendre et mélancolique qui a écrit le poème d'Octobre, lui qui, mollement étendu sur la mousse verte des bois, compte tristement les feuilles qui tombent et chante mélodieusement leur *de profundis* ! Lui qui, simplement, de la façon la plus touchante et la plus correcte à la fois, dit les strophes que Massenet n'a pas dédaigné de mettre en musique. Quel délicieux recueil et comme nous engageons nos jeunes lectrices à se procurer ce cahier où tout est charme, grâce et talent !

C'est donc sur ces poétiques et rêveuses paroles que l'auteur du *Roi de Lahore* a répandu à profusion les trésors de son inspiration, et a fait preuve, une fois de plus, de la connaissance approfondie qu'il possède des mystères de l'art, dont il est aujourd'hui l'un des plus vaillants soutiens.

Pour lui, la science harmonique n'a presque pas de secrets ; là où d'autres laisseraient entrevoir des limites, il nous montre des horizons sans fin. Nul ne sait mieux que lui placer une dissonance qui puisse étonner sans cesser de charmer. Rien n'est vulgaire, tout est original et neuf dans sa manière où l'on ne sent jamais l'imitation, et d'où se dégage toujours sa puissante individualité.

La couleur presque uniforme que devait conserver le poète en chantant les ineffables mélancolies de l'automne, semblait devoir imposer au compositeur la nécessité de s'enfermer dans un cercle analogue, où l'écueil de la parité des genres paraissait inévitable. M. Massenet a su vaincre cette difficulté, et, dans son œuvre qu'anime pourtant le même souffle, chaque pièce a son cachet spécial, sa couleur distinctiv.

Ainsi, son *prélude* semble inviter l'âme à se préparer à rêver aux choses passées, pendant que l'accompagnement fait entendre un chant suave et doux que l'on retrouvera plus loin, rappelé dans le mode mineur, et savamment développé.

La forme donnée au morceau qui suit le *Prélude*, n° 1, est très-favorable à l'effet, pour l'exécutant. La phrase écrite sur ces paroles :

Profitons bien des jours d'automne.

est d'un style clair, légèrement classique, et que fait ressortir encore celle qui vient après, gracieux racontage, vif et animé, soutenu seulement par des accords arpégés dont la beauté captive l'oreille en se mêlant divinement aux paroles.

Le n° 2, nous transporte au milieu des bois jaunissants de la campagne dépouillée de ses feuillages et de ses nids. Nous le recommandons aux raffinés. Le chant est naturellement triste, mais il s'y mêle un indéfinissable sentiment d'espérance, laissant deviner que tout n'est pas fini dans cette nature qui s'en va mourir pour renaître plus tard.

Cet effet est produit par l'accompagnement qui, appuyé sur une basse extrêmement sobre, dessine à la main droite une marche harmonique des plus élégantes, d'où se dégage comme une douce plainte, la mélodie rendue imitative par l'emploi des chromatiques. Le ton de *ré* mineur très-heureusement choisi pour cette première partie, nous amène à une conclusion en *ré* majeur des mieux réussies. L'amertume des réflexions que suggère au poète l'aspect de la nature mourante est exprimé par une suite d'accords dont l'effet est saisissant d'originalité.

Nous voici au n° 3. Ici nous trouvons une page toute de sentiment, une de ces mélodies expressives que l'on chante avec le cœur. Quoique d'une forme assez généralement usitée, ce morceau porte le cachet de la distinction de style et de l'inspiration vraie. On y est convaincu que M. Massenet a entièrement abdiqué ses tendances Wagnériennes.

L'avant-dernier chant, n° 4, est une inspiration d'une rare tempérance musicale. Là, pas de fatras de notes inutiles ; pas de redondances à effet, c'est la quintessence de l'art, c'est un souffle qui passe, une vaporeuse mélodie, où l'attention se repose : c'est d'une fraîcheur idéale. On trouve peu souvent cette ampleur dans la simplicité.

Nous arrivons à la dernière scène où nous rencontrons la réminiscence du *Prélude*, mais dans le mode mineur, cette fois. La mélancolie devient de la tristesse profonde, quelques accords d'une déchirante énergie font pressentir le passage au mode majeur. Nous atteignons les hauteurs du drame dans cette phrase pathétique :

Qu'importe ? J'ai souffert !...

Cette explosion de la fin est d'un effet irrésistible, d'une ampleur et d'une vérité de sentiment qu'il est difficile d'atteindre.

Peut-être qu'une plume plus exercée que la nôtre trouverait un moyen pour glisser un mot de critique sur l'œuvre nouvelle de M. Massenet, et ajouterait, par exemple, que le grand symphoniste ne se fait pas assez petit pour pénétrer dans toutes les intelligences ; mais nous penserions que ce serait là un si beau défaut, que nous serions tentée de l'en féliciter.

D'après ce qui précède, on voudra lire le poème musical de MM. Paul Collin et Massenet : mais nous en prévenons les amateurs, c'est là de la musique d'artiste, où ils ne doivent pas s'attendre à trouver ces formules familières à la *musiquette* du commun des martyrs, et calquées sur tous les modèles connus de petites romances.

Nous citerons pour finir, comme productions récentes, et dont on annonce le succès : *la Charité*, hymne, par Jean Conte, membre de la Société des concerts du Conservatoire ; *Un soir qu'on entendait la mer*, poésie de V. Hugo, musique de Cellot ; et *Roscoff*, valse, par B. Jourdan.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Voici donc, ma chère amie, le « gai renouveau ! » Voici le bouillonnement des séves, l'éclosion des bourgeons, les largesses des corolles qui répandent leurs parfums sur les méchants comme sur les bons... à vrai dire, ce n'est pas ce qu'elles font de mieux, car il est de vilaines âmes rugueuses, ridées, ratatinées et malfaisantes que la nature elle-même devrait mettre en interdit ; mais la nature est si clémente qu'elle ne s'en avise seulement pas !

Oui : c'est le printemps avec cette « neige odorante » que chantait Victor Hugo dans son printemps à lui

Pendant quelques années, il fut de mode de crier : « La poésie est morte ! » Joseph Prudhomme et Calino lui-même entonnaient en fausset son *requiem*. Mais l'on s'est bien vite aperçu qu'elle ne sommeillait pas même dans son lincoeur, et qu'elle en rejetait victorieusement les plis... aussi, les chants de mort ont-ils bientôt cessé... les entrepreneurs de ces pompes funèbres anticipées ont dû changer d'état ; et l'on a vu avec une surprise bien justifiée par l'événement, l'on a vu plus d'un croque-mort de ce prétendu cadavre se faire poète à son jour !

Poète !... Comme s'il suffisait d'aligner des rimes pour mériter ce titre ! Ah ! ma chère Jeanne, de combien de vers la poésie est absente ! et comme, au contraire, elle déborde à flots de certaines pages de prose ! Beaucoup se croient appelés, mais peu le sont en réalité : les élus de la langue chantée, c'est-à-dire les vrais poètes, forment une phalange restreinte ; on ne pourrait pas dire d'eux comme des anabaptistes du *Prophète* :

Aussi nombreux que des étoiles.

Mais il y a les vers luisants qui se croient en droit de briller en haut à leur tour... ils produisent pourtant un bien joli effet dans les gazons fleuris... Pourquoi n'y veulent-ils point rester ?...

Et à ce propos... mon Dieu, que c'est donc difficile à dire, cela !... A ce propos, puisque votre aréopage parisien prend en si flatteuse considé-

ration quelques-unes de nos idées de province, puisque la requête de mon *élite*, relativement au trimestre d'essai du *Petit Courrier*, a reçu un accueil si favorable, pourquoi ne risquerais-je pas encore aujourd'hui un conseil, un tout petit ?... Je sais bien que je vais marcher sur un terrain mouvant, et je le sens d'avance quelque peu trembler sous mon pied... mais bah ! si je commence à m'enfoncer, il se trouvera bien une âme charitable disposée à me tendre, à temps, une perche de salut... Donc, je me risque bravement, et j'aborde la question carrément, comme on dit aujourd'hui.

La question... eh ! mon Dieu, je l'aperçois là-bas, au fond de vos bureaux, sur les rayons lourdement chargés de cette armoire vitrée... Elle est multiple, cette question ; diverses en sont les couleurs et les formes, et très-variés les parfums qui s'en exhalent... La question se compose d'une foule de manuscrits dont chacun a sa physionomie propre, bien que, au fond, ils se ressemblent beaucoup plus qu'ils n'en ont l'air : celui-ci est un papier de luxe ; peu de lignes à chaque page et par conséquent profusion de « blancs », des encres multicolores, une extrême recherche calligraphique... méfions-nous ! Celui-là, vraiment, a le minois chiffonné d'une sobrette de comédie ; il se produit avec un désordre coquet dans sa jarretière Pompadour... Prenons garde ! Cet autre est sur papier pelure : bien que les feuillets en soient nombreux, on a consciencieusement ménagé l'espace... il serait impossible d'ajouter une ligne à telle ou telle page. Décidément, il y a trop de conscience... et trop de lignes. Passons ! En voici dont les feuillets de grand format sont attachés les uns aux autres par des épingles ; ils accusent un fier mépris de la forme, une habitude des grands traits qui... quit... hum ! les épingles m'ont piquée ! En voilà qui offrent un composé de carrés de papier inégaux de dimension, dissemblables de couleur ; on les a numérotés, cependant, pour qu'on pût s'y reconnaître ; c'est une attention de l'auteur ; sachons-lui en gré ! Il avait dédaigné de faire un plan, sans doute ; il savait bien que l'inspi-

ration lui viendrait au bon moment, qu'elle jaillirait de l'encrier, qu'elle ruissellerait de la plume, qu'elle imprégnerait le papier dans toutes ses fibres... et l'inspiration est venue! elle est même arrivée avec tant d'abondance que le papier a manqué pour la recueillir! et les petits carrés se sont ajoutés les uns aux autres, et enfin on n'a plus eu de petits carrés sous la main, si bien que l'inspiration s'est forcément arrêtée. Trop d'inspiration... Garons-nous! Enfin...

Grand Dieu!... je commence à m'enfoncer... où est la perche?...

Non... ce n'était qu'une fausse alerte. Néanmoins, l'avertissement suffit pour m'arrêter dans mon indiscrete nomenclature. Il était temps! peut-être allais-je me lancer dans l'analyse des épîtres, des ballades et des rondeaux; enfler ma voix avec les odes; me bercer dans les idylles; et prendre le deuil avec les élégies!... Car il y a de tout cela dans votre grande armoire vitrée, plus vaste que le cabinet de Barbe-Bleue! Il ne s'y trouve même pas autre chose.

Eh! vraiment, je puis bien le dire tout haut sans trahir votre secret, ma chère Jeanne, car ce secret-là n'en est plus un pour les lectrices du *Journal des Demoiselles*. En effet, en parcourant le long article qui a pour titre : *Renseignements et conseils*, elles peuvent se rendre compte de l'énorme quantité de vers que vous recevez chaque mois. Évidemment, leur lecture seule nécessite chez vous un chef de bureau de plus. Pauvre monsieur!

Eh bien! qu'est-ce qui m'échappe donc là?... Imprudente que je suis! Ah! ma foi! tant pis; l'exclamation est lâchée; je ne puis la reprendre. Après tout, qui pourrait-elle froisser?... Si elle laisse soupçonner que la tâche du « pauvre monsieur » n'est point sans épines, assurément aucun des versificateurs auxquels je fais allusion ne se reconnaîtra coupable des souffrances de ce lecteur administratif; et, comme il arrive à certains sermons, il regardera sournoisement son voisin en murmurant : « La leçon est pour lui! »

Donc, si je parle pour le voisin, je puis le faire en toute sincérité. Laisse-moi donc lui dire :

« Monsieur, ou madame, ou mademoiselle, vous appartenez à un groupe que j'aime et que j'estime : celui des gens qui pensent, qui sentent et qui écrivent. Mais ce groupe lui-même se divise en fractions : parmi les gens qui pensent et qui sentent, quelques-uns traduisent si admirablement leurs rêves, leur observations, leurs aspirations, qu'ils nous font penser sentir, souffrir et jouir avec eux... ce sont les vrais poètes. Ils marchent les yeux fixés sur le ciel, le cœur en haut... Gloire à eux! D'autres pensent juste et sentent de même, mais ils manquent du souffle qui fait circuler les grandes idées; ils ne savent pas peindre les grandes images et leur langue éternellement bégayante cherche en vain le mot

qui rend la pensée vivante et la communique dans sa netteté comme dans son ampleur.

D'autres, enfin, il faut bien l'avouer, ne sont que des reflets et des échos... incapables de penser, incapables de dire; ils écrivent, cependant, et ce ne sont pas eux qui écrivent le moins... pourquoi donc cela?

» A votre place, monsieur, madame, ou mademoiselle, c'est-à-dire si j'avais l'honneur et le bonheur de me sentir ou de me croire poète, un grand trouble me saisirait devant cette classification. Ma modestie m'empêcherait certainement de me placer dans la première des catégories ci-dessus... toutefois, je ne saurais me résigner à me reconnaître de la dernière... quant à la seconde, il faudrait bien du travail pour en sortir... si l'on en faisait partie!

» Je m'interrogerais avec angoisse; je me relirais mes propres vers en me demandant : « Est-ce grotesque ou sublime?... » Et vraiment, la tentation me prendrait de jeter ma plume aux orties... Mais c'est si doux, si bon d'écrire, surtout quand l'on poursuit un but de moralisation! C'est si consolant, si fortifiant quelquefois! C'est si précieux de s'arracher par instants aux réalités grossières de la vie pour se plonger dans l'idéal de son choix!...

» Que faire donc?

» Eh bien! monsieur, madame, ou mademoiselle, si vous daignez me le permettre, je vais vous le dire :

« N'envoyez plus de vers au *Journal des Demoiselles*, qui, en définitive, n'est pas un recueil de poésie; changez en sinécure la mission laborieuse du « pauvre monsieur » qui ne peut ni faire publier vos stances, ni vous adresser les compliments qu'elles méritent... peut-être, ni vous dire le mal qu'il en pense... quelquefois, quoiqu'il lui arrive de vous le laisser deviner en vous retournant de temps à autre un alexandrin de quinze pieds, un chapelet d'hiatus ou des rimes qui ne peuvent pas elles-mêmes se prendre au sérieux.

Mais si vous désirez sincèrement savoir à quoi vous en tenir sur votre talent; si l'on vous plaît d'entendre analyser votre œuvre dans un compte rendu impartial où l'on ne publiera votre nom que s'il est victorieux; si vous tenez à connaître votre qualité d'étoile ou de ver luisant, participez aux concours académiques; ils sont très-nombreux en France et chacune de nos grandes villes en ouvre annuellement. Les luttes qu'ils provoquent, les conseils qu'ils prodiguent ont développé bien des talents; mais ils ont aussi fait évanouir de fatales illusions et rendu heureusement à leur vraie vocation de pseudo-poètes qui se fourvoient dans le vers.

Et tenez, voici, tout à fait à point pour vous, un pressant appel de l'Académie poétique de France.

« Elle ouvre pour l'année 1878 un grand con-

» cours de poésie et vous invite tout spécialement à y prendre part.

» Cette académie sera heureuse de vous recevoir parmi ses membres aspirants et parmi ses membres correspondants et vous enverra, franco, le premier numéro de ses concours, si vous en faites la demande, par lettre affranchie, à Monsieur Antonin Martin, Secrétaire perpétuel, au Château de Clausonne, à Bernis (Gard.)

» Le diplôme de l'Académie est accompagné d'un insigne, les Annales insèrent les pièces des membres de l'Académie. »

Monsieur, Madame, et Mademoiselle, je vous

souhaite sincèrement le succès, non-seulement auprès de cette académie, mais encore auprès de beaucoup d'autres. S'il vous faut un encouragement, priez notre collaboratrice Mélanie Bourrette de vous ouvrir son écriin : les cinquante belles médailles que vous y verrez étinceler vous prouveront que l'alexandrin fait son chemin hors du *Journal des Demoiselles*... même quand il n'a pas quinze pieds !

Horrible jeu de mots !!! supprime-le, ma chérie, si tu juges à propos de transmettre les lignes précédentes à qui de droit, et laisse-moi t'embrasser pour ta peine.

FLORENCE

MOSAÏQUE

Une ancienne légende dit qu'Abraham, ayant planté un cèdre, un pin et un cyprès, ces trois arbres, en grandissant, n'en firent qu'un, et que c'est de cet arbre qu'on fit la croix de Jésus-Christ.

Mgr Mislin.

La mort nous dépouille de nos biens et nous habille de nos œuvres.

J. Petit-Seun.

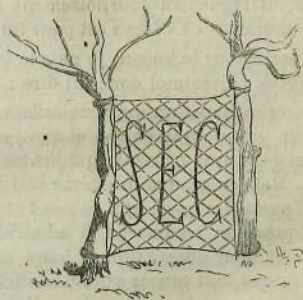
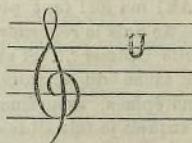
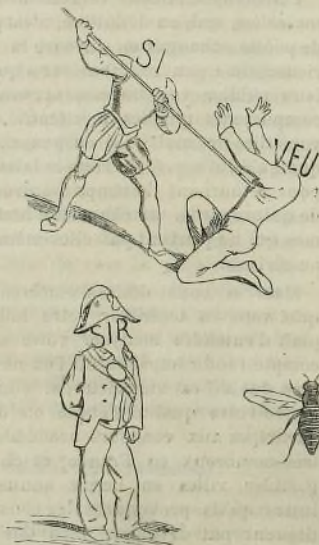
Il n'y a que deux demeures où rien ne passe : l'une humaine, dans le cœur de ceux qui aiment ; l'autre divine, dans le sein de l'éternel amour.

Gerbet.

L'amour du merveilleux nous aurait-il été donné sans dessein ? Ne serait-il pas le pressentiment d'un monde supérieur au nôtre ?

M^{me} Necker de Saussure.

RÉBUS



Explication du Rébus de Mars : Ce sont les faits qui hurlent.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY

8-808 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT, 64.